

Bertrand Lagrange

Nouvelles courtes

2022-2025, Bertrand Lagrange, auteur

blam@gmx.fr – 06 86 12 19 07

Table des matières

Première étoile.....	3
Le duel.....	12
L'étrangère.....	15
Vieux Paul.....	24
Le cheval de neige.....	26
Un vélo presque parfait.....	29
À l'eau.....	32
Frérot.....	35
Un choix.....	39
Opération spéciale.....	43
Kiki.....	47
Belle plante.....	50
Destins macabres.....	52
Un feu dans la neige.....	56
La peau des morts.....	59
Franckie.....	62
La Mer de Glace.....	64
Koala.....	66
Le mur du Som.....	68

Première étoile

1. Saint-Laurent

Des ruelles sombres du centre-ville, on débouchait sans s’y attendre sur les Quais de l’Isère, en pleine lumière, à l’endroit où la rivière tournait autour de l’extrémité sud du Massif de la Chartreuse. Une passerelle métallique permettait de rejoindre le Quartier Saint-Laurent – le plus ancien de Grenoble disait-on – avec sa crypte du même nom, pleine d’ossements de quelques chrétiens du tout début du premier millénaire.

Franckie faisait la manche en rive droite, juste à la sortie de cette passerelle piétonne, et je savais qu’à cette heure matinale il serait déjà là, assis par terre et face au sud, pour profiter des premiers rayons de soleil qui faisaient défaut « chez lui », en cet endroit méconnu et ombragé qu’on appelait la Carrière. Celle-ci se trouvait à cinq cent mètres à peine du Quartier Saint-Laurent, sur les premiers contreforts de la Chartreuse, juste au-dessus des nombreuses habitations urbaines et en même temps bien camouflée par une végétation qui, là-haut, avait largement repris ses droits.

À part quelques grimpeurs grenoblois particulièrement motivés qui s’acharnaient à escalader les blocs rocheux et plutôt lisses laissées ici ou là par l’ancienne carrière lorsque cette dernière exploitait encore le calcaire de la Chartreuse, rares étaient ceux qui connaissaient l’existence de ce site, à l’abandon depuis plus de cent ans. Il y avait parmi eux Franckie et quelques autres squatteurs ou vagabonds qui, contrairement aux grimpeurs, passaient davantage de temps « sous » que « sur » ces mêmes blocs rocheux. Franckie et les autres habitués de la Carrière s’abritaient aussi le long d’un ancien rempart du Fort de la Bastille, construit par l’incontournable Vauban, et qui fermait le site dans sa partie nord. Avec pas mal d’ingéniosité et pour se protéger des intempéries, ils tiraient parfois depuis cet imposant mur en pierre de taille des bâches plastiques de toutes les couleurs. Ils y adossaient aussi, comme ils le pouvaient, quelques cabanes en bois plus ou moins solides. Mais les sortes de grottes situées sous les blocs rocheux restaient les abris les plus sûrs, à défaut d’être les plus confortables.

Pour l’heure, Franckie se réchauffait au soleil, sur sa passerelle, loin de la sombre et glaciale Carrière.

— Alors Franckie, qu’est-ce que tu lis ce matin ?

— Un San-Antonio, qu’un étudiant m’a donné hier soir.

— Ça te plaît ?

— Oh oui, c’est drôle et bien foutu. Allez, j’y retourne. Bonne journée Bébert !

— Bonne journée à toi aussi Franckie !

Il a vite disparu derrière la couverture bariolée de son livre de poche, tenant dans son autre main son habituel mug « I love NY », offert lui aussi par un étudiant. Il faut dire que les facultés de géologie et de géographie possédaient deux gros bâtiments, juste au-dessus du Quartier Saint-Laurent, et les étudiants étaient donc nombreux à passer par ici.

Je me suis attablé, comme chaque matin, à la terrasse du bien nommé Café de la Passerelle, inondé d'un soleil vigoureux mais pas bien chaud. L'hiver serait bientôt là. J'avais, depuis le café où je me trouvais, une vue imprenable sur le côté droit de Franckie, assis comme toujours sous la plaque en bronze de la Passerelle Saint-Laurent, une plaque un peu prétentieuse qui explicitait en quelques phrases gravées l'histoire de la construction et de la rénovation toute récente du présent édifice. Franckie était sans arrêt interrompu dans sa lecture par des passants comme moi, étudiants ou pas. Quelques-uns lui donnaient deux ou trois pièces, d'autres un croissant ou du pain, et des livres bien sûr, car c'était sa grande passion, et beaucoup ici le savaient, et il fallait bien nourrir le « phénomène ».

Et à bien des égards il l'était – phénoménal – notre Franckie. Difficile de trouver lecteur plus boulimique, plus éclectique, et surtout plus rapide que lui. Le San-Antonio ne lui ferait pas plus d'une heure ou deux. Il passerait alors aux trois ou quatre autres ouvrages qui s'empilaient déjà à côté de lui, et qu'il finirait sans doute avant ce soir. Peut-être lisait-il aussi la nuit, à la Carrière, à la lueur d'une bougie ?

J'ai sursauté quand j'ai vu sa grande carcasse dégingandée apparaître au-dessus de moi et portant ombrage aux rayons du soleil. J'en ai même fait tomber du café sur ma veste de moniteur de ski flambant neuve, toute rouge avec juste un fin liseré blanc bordant mes épaules – sans doute une idée de styliste pour les faire ressortir.

— Excuse-moi de t'importuner, Bébert, mais j'aurais un petit service à te demander.

— Ah ben oui, Franckie, si je peux t'aider, dis-moi toujours...

— C'est au sujet de ton travail, Bébert : avec ta veste, on peut pas se tromper ! Et ben ça t'étonnera peut-être, mais moi aussi j'en suis un : un rouge, un moniteur de ski ! Enfin disons que j'en étais un...

— Non ?! J'ai toujours cru qu'on te l'avait donnée, cette foutue veste de ski ! Et je n'ai jamais osé te demander plus de détails à son sujet...

La veste rouge et blanche à moitié déchirée de Franckie était presque aussi célèbre que ses livres. Mais, contrairement à ces derniers dont il se séparait sitôt lecture faite, elle, il ne la quittait jamais. Quand il faisait trop chaud, elle servait de couchage improvisé pour son petit chien Elliot, une sorte d'épagneul éternellement assoupi à ses côtés.

— Regarde-bien, Bébert, sur le revers de mon col, y a toutes les étoiles que j'ai passées depuis que j'étais minot. C'était la tradition à l'époque, une fois qu'on devenait moniteur de ski, de les garder sur soi. Chez moi en Chartreuse, on disait que ça portait bonheur. Enfin, on les portait toutes, sauf une ! À Saint-Pierre, là où je travaillais dans le temps, on avait pour coutume d'en laisser une – notre première étoile – à la Poupoune, à notre « camp de base » comme on disait, Chez Mimi Rosset, un café en face de l'Hôtel du Nord. Puis le temps a passé, pas forcément bien, et un jour je suis parti un peu précipitamment, et pas en bons termes avec Mimi Rosset, si tu vois ce que je veux dire... Enfin j'ai déconné, quoi, j'ai pété les plombs, comme souvent... Et alors, dans la colère, j'ai récupéré cette foutue première étoile. Regarde, elle est là, avec mes autres. Toujours aussi brillante, non ?

— Ah oui, dis-donc, elle est bien belle cette étoile ! Elle date de quelle année Frankie ?

— Oh faut pas trop m'en demander, c'était dans les années 1970 sans doute, parce que j'ai été moniteur de ski dans les années 1980 il me semble... Je suis un peu perdu avec tout ça, toutes ces dates, ce temps qui passe si vite...

— Crois-moi que des étoiles comme ça, Frankie, on en fait plus d'aussi belles et de solides aujourd'hui ! Y avait de la matière à l'époque, et du bon métal, pas cette merde agglomérée de maintenant, qui s'écaille et se fend à la moindre occasion ! Mais dis-moi, Frankie, qu'est-ce tu attends au juste de moi ?

— Ben justement, si tu pouvais ramener ma première étoile à la Poupoune, ça me ferait bien plaisir, surtout venant d'un moniteur comme toi, un rouge qui plus est... Je me fais vieux et ça m'embêterait qu'elle retourne pas là où elle aurait toujours dû être. Je sais que Mimi Rosset sera d'accord, et elle comprendra que j'ai été con à l'époque. Ma foi, j'ai pas été le seul à faire des bêtises dans son café. Elle en a vu d'autres que moi péter les plombs, comme son mari, et souvent en plus, oh ça oui ! En tout cas, Bébert, si elle te le demande, tu lui diras que moi je regrette ce que j'ai fait, d'accord ?

Je n'ai pas eu le temps de répondre que Frankie déposait sur ma table sa fameuse première étoile et s'en retournait déjà à son emplacement habituel, assis par terre et face au soleil, à l'une des deux extrémités de la Passerelle Saint-Laurent. Je regardais l'objet métallique, joliment argenté et doré, presque aveuglant sous les rayons du soleil. Frankie ne devait pas avoir plus de huit ou dix ans lorsqu'il avait passé cette première étoile. Surtout, il avait évoqué les années 1980 pour son travail de moniteur, ce qui nous ramenait donc à pas moins de trente ans en arrière... Le café de Mimi Rosset à Saint-Pierre risquait bien de ne plus exister depuis belle lurette ! Quant à cette mystérieuse Poupoune, qui était-elle exactement ? Et elle aussi, était-elle encore parmi nous ?

Bien sûr, la logique aurait voulu que je retourne immédiatement voir Frankie, pour au moins lui soutirer quelques informations complémentaires, ou même pour le dissuader du bien-fondé d'un tel projet, ou encore pour décliner purement et simplement son étrange demande. Mais non : comme je savais qu'il n'aimait pas s'étendre sur ses lectures ou les événements de son quotidien, et encore moins parler de l'actualité du vaste monde, j'ai pressenti qu'il ne m'accorderait pas plus d'attention au sujet de sa première étoile et de sa requête si inattendue. Alors j'ai glissée l'objet scintillant au fond de la poche intérieure de ma belle veste de moniteur de ski désormais tâchée de café. Je ne devais débiter ma saison d'hiver que demain, à l'Alpe d'Huez, alors j'avais encore du temps pour la nettoyer. Aujourd'hui, pour mon dernier jour de vacances, j'avais initialement prévu de flâner en ville, de me reposer, de baguenauder dans Grenoble, comme j'aimais le faire en intersaison. La station de ski de Saint-Pierre n'était cependant qu'à une heure de bus, alors je pris la direction de la gare routière, passant discrètement devant un Frankie déjà plongé dans la fin de son San-Antonio.

Je me gardai bien de le déranger dans sa lecture.

2. Saint-Pierre

C'était une station de ski de moyenne envergure et de moyenne montagne, nichée au cœur du Massif de la Chartreuse, celui-ci s'étendant de Grenoble à Chambéry, de l'Isère à la Savoie, de la Vallée du Grésivaudan à l'Avant-Pays Savoyard. On y trouvait tout de même une remontée mécanique de belle facture, qu'on appelait ici « les œufs ». Ceux-ci partaient non loin du centre du village pour monter au-dessus des sapins et des prairies, vers la Montagne de la Scia. Bien que décembre fut déjà bien entamé, il n'y avait pas un poil de neige en bas de la station, et quelques centimètres seulement sur les sommets. C'était le principal problème de Saint-Pierre ces dernières années, comme celui de nombreuses autres stations de ski du même genre : le manque cruel de ce foutu « or blanc », à cause de ce non moins foutu « réchauffement climatique ». Pas assez en altitude, exposition plein sud pour une bonne partie des pistes, peu de moyens pour s'acheter des canons à neige artificielle... Ici, les moniteurs de ski comme tous les autres acteurs touristiques risquaient bien de ne pas débiter la saison d'hiver de sitôt, peut-être même pas pour les vacances de Noël, sauf si la déesse météo se montrait enfin clémente.

Le bus m'a laissé sur un immense parking ouvert au début des années 2000, en plein centre du village et à une centaine de mètres à peine en contrebas du pied des pistes et du départ des œufs. Il me restait à trouver, peut-être, le mystérieux café de Mimi Rosset. J'ai demandé à la boulangerie, le seul commerce ouvert sur ce parking interminable qui se voulait aussi une place de village « animée ». Le nom du troquet ne disait rien à la vendeuse, mais l'Hôtel du Nord, ça oui, il existait

toujours, plus pour longtemps d'après elle, pour des raisons qu'elle ne souhaitait pas développer. Elle m'expliqua comment atteindre cet établissement qui se situait dans la rue principale de Saint-Pierre, plus à l'est du village, une rue qui montait directement au pied des pistes sans passer par le fameux parking où je me trouvais actuellement.

J'ai donc marché quelques minutes vers l'est, dans la station quasi déserte, et suis passé devant l'Hôtel du Nord sans le voir. Il faut dire que la rue, bien que soi-disant « principale », s'avérait étroite, à tel point qu'elle était désormais à sens unique, pour la montée seulement. Quelques motards me sont passés devant. Juchés sur leurs Harley-Davidson pétaradantes, ils ont continué en direction du Col du Cucheron, qui permettait d'accéder à la Vallée des Entremonts, et, plus loin encore, après le Col du Granier, à Chambéry.

Arrivé devant la mairie de Saint-Pierre – une construction démesurée comme on savait les pondre dans les années 1950 – j'ai interrogé un cycliste plutôt âgé et manifestement fatigué par son ascension jusqu'ici. Il mangeait une barre chocolatée sur un banc au soleil.

— L'Hôtel du Nord, c'est plus bas jeune homme, mais je suis pas sûr que vous trouverez quelqu'un à cette heure. Ils font plus les repas de midi, je me suis déjà fait avoir deux fois...

— Non, mais ce n'est pas pour manger de toute façon. Merci bien monsieur.

Reprenant la rue principale en sens inverse, j'ai cette fois levé les yeux plus attentivement vers les quelques enseignes accrochées ici ou là. L'une d'elle indiquait effectivement l'emplacement du fameux hôtel, alors je tournai mon regard de l'autre côté de la rue : sans que j'en fus réellement surpris – mais tout de peine passablement déçu ou peiné – je ne trouvais pas trace du moindre café, pas plus que d'une quelconque Mimi Rosset, encore moins d'une dénommée Poupoune. Il y avait bien une crêperie, mais, à en croire le papier griffonné et scotché sur la porte d'entrée, elle n'ouvrirait qu'au vingt décembre, dans dix jours, date de début des vacances de Noël.

Alors je poussai celle, vitrée et grinçante, de l'Hôtel du Nord, de l'autre côté de la rue principale, histoire de peut-être glaner quelques informations utiles à ma laborieuse quête. L'établissement était ouvert – c'était déjà ça – et comme on dit il était « resté dans son jus », sans qu'on puisse dire si ce jus datait d'avant ou d'après la seconde guerre mondiale – si c'était après, ça ne devait pas être de beaucoup.

— Bonjour monsieur, qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

Je ne l'avais pas vu, dissimulé qu'il était derrière un comptoir en bois violacé, presque noir. J'attendais qu'il se lève pour répondre car je ne voyais même pas son visage, mais il n'en fit rien. Alors j'avançai vers lui de quelques pas mesurés, constatant alors que mon interlocuteur se trouvait assis dans un fauteuil-roulant. Il portait des lunettes en acier blanc qui, couplées à son épaisse

moustache poivre et sel, lui donnait l'allure d'un syndicaliste de la CGT (je ne savais pas très bien pourquoi cette idée étrange m'était venue à ce moment précis.)

— Bonjour monsieur et excusez-moi de vous déranger. En fait je cherche un café qui s'appellerait Chez Mimi Rosset, mais comme on m'a dit qu'il se trouvait en face de votre établissement et qu'il n'y est manifestement pas, j'imagine que ce café n'existe effectivement plus ?

— « Manifestement et effectivement », non, il n'existe plus... Qui est ce « on » qui vous a parlé de ce café ?

La voix du tenancier s'avérait aussi rude sur la forme que dans le fond, ce qui expliquait sans doute mon hésitation à lui répondre. Je me lançai finalement – qu'avais-je à perdre après tout ?

— Un dénommé Franckie. Je ne sais pas son nom de famille, et à vrai dire je ne suis pas certain que ce soit son prénom non plus... Mais c'est comme ça qu'on l'appelle à Grenoble, là où il habite, vers le Quartier Saint-Laurent, comme moi...

J'avais dis « il habite » et je repensai soudainement à la Carrière et aux éphémères squats successifs de Franckie – je savais qu'il bougeait souvent, délogé ici où là par les descentes de police, par les aléas météorologiques et aussi par les monceaux d'immondices qui rendaient invivables ses lieux de vie au bout de quelques mois seulement.

— En fait, il n'habite pas tout à fait à Grenoble ni dans le Quartier Saint-Laurent, mais c'est bien là-bas qu'on se voit de temps à autre, en intersaison, quand je ne travaille pas l'hiver à l'Alpe d'Huez ou l'été dans le Verdon, car je suis à la fois moniteur de ski et d'escalade...

— Je vois très bien qui est Franckie, jeune homme. On a passé quelques hivers ici, ensemble, à bosser justement tous les deux comme moniteurs de ski, à la station. C'est vieux tout ça... Moi aussi j'étais un rouge, j'ai même été président de l'école de ski de Saint-Pierre durant une année, en 1984 je crois. Mais ça, c'était avant l'accident... Ah la moto, ma seconde passion après la glisse, et une passion fatale ! Je ne regrette rien de ces années folles et de cette putain de moto, une Kawasaki Stinger, 112 chevaux dans le ventre, une belle bête... Tous les deux, on a rien pu faire face au trente-huit tonnes qui a pris son virage un peu trop large, à la sortie de Saint-Pierre. On se l'est cogné en pleine face, ce gros-cul. Ma moto est morte, mais pas moi, et c'est souvent mon seul regret...

— Je suis désolé, je ne savais pas tout ça...

— Et alors, jeune homme, je ne suis pas mort, et puis c'est comme ça la vie ! Et ce bon vieux Franckie, cette tête de con, qu'est-ce qui lui a donc pris de vous demander de venir fouiner par chez nous ?

Je dévisageais avec une certaine appréhension le tenancier de l'Hôtel du Nord. Il semblait un peu fou, comme Franckie. Et puis ces histoires de motos et d'accidents de la route me faisaient toujours

un sale effet. Alors, pour faire diversion, j'ai sorti la première étoile de Franckie du fond de ma poche et je l'ai posée sur le comptoir en bois sombre, à hauteur des yeux du tenancier. Celui-ci s'est aussitôt avancé pour mieux la voir, de quelques centimètres seulement, en manœuvrant avec difficulté son fauteuil-roulant – l'homme devait bien peser cent cinquante kilos et on voyait qu'il tremblait, sans doute sous l'effet de l'alcool dont il devait abuser, comme Franckie, car j'en sentais les effluves acres et bien reconnaissables venir jusqu'à mes narines.

— Il voulait remettre sa première étoile à une certaine « Poupoune ». Il paraît que c'était la tradition ici, à Saint-Pierre, entre moniteurs de ski...

— La Poupoune qu'il a dit, hein ?

— Oui, la Poupoune.

— Ça fait belle lurette qu'elle a passé l'arme à gauche, la Poupoune, bien avant ma Kawasaki Stinger, mais peu avant Mimi Rosset... Ma pauvre mère – paix à son âme –, rien ne lui aura été épargné pour ces derniers mois sur terre, même pas de subir la mort de sa petite chienne chérie qu'elle aimait tant. Une brave bête, la Poupoune, c'est bien vrai, et la mascotte de toute la station à l'époque ! On l'avait même fait broder sur nos vestes de moniteurs, mais quelques années seulement, parce que ça plaisait pas aux grands pontes de l'école de ski, là-bas à Grenoble – « contraire au règlement intérieur » qu'ils disaient ! Quelle bande d'enculés !

Je glissai discrètement une main sur l'insigne blanche brodée en haut de ma veste rouge de moniteur de ski, comme pour la cacher du regard du tenancier – c'était parfaitement stupide, car j'avais bien vu qu'il l'avait repérée, et surtout je lui avais déjà avoué que moi aussi « j'en étais un »... Il a continué sur un ton plus calme, presque triste, résigné.

— Chez Mimi Rosset, c'était effectivement juste de l'autre côté de la rue. Un café, et même au tout début un restaurant, les deux tenus par mes parents, tandis que l'Hôtel du Nord appartenait à ceux de ma future femme. Je n'ai pas beaucoup bougé de Saint-Pierre, hein ? C'est le moins qu'on puisse dire. Et finalement c'est mieux comme ça, vu mon état d'aujourd'hui...

— Écoutez, monsieur, je ne vais pas vous déranger plus longtemps avec cette histoire de première étoile, j'imagine que vous avez bien à faire, et...

— « Bien à faire » ? Tu te crois à l'Alpe d'Huez, gamin ? Ici, à cette période de l'année et avec la neige qu'il n'y a pas, on a pas foule dans la station, crois-moi ! Je me permets de te tutoyer, si tu veux bien jeune moniteur ? Entre rouges, ça se fait... Ici donc, à cette période, il y a juste quelques étrangers de passage. La plupart connaissent la Chartreuse pour ses moines et leur foutue liqueur verte ou jaune, alors ils restent une nuit, parfois deux, rarement plus. Cet alcool, de toute façon, on le trouve partout. Mais j'imagine que tu t'en fous de tout ça. Alors donc, sinon, le café de mes parents, il a fermé quand ma mère est morte, en 1992, peu de temps après mon père. Elle l'a tenu à

bout de bras ce troquet, et d'une main de fer, et crois-moi qu'elle rigolait pas avec l'autorité la Mimi Rosset ! Franckie a dû te parler d'elle et de son sale caractère ?

— Non, pas vraiment, il n'est pas bien bavard...

— C'est vrai qu'il n'était pas très causant, déjà à l'époque... Par contre il se défendait bien côté bibine, et même un peu trop, tout comme mon père. Lui, il a confondu les deux côtés du zinc ! Il a bu plus qu'il n'a servi... C'est pas la Mimi Rosset qu'aurait fait ça. Mais elle était trop tendre avec son mari, tout le monde lui disait, moi le premier. C'était le seul à qui elle n'osait pas dire ses quatre vérités. Et pourtant il l'aurait mérité ce salopard ! Franckie t'en a parlé de mon père ?

— Non, il n'a évoqué que votre maman. Il m'a juste dit que Mimi Rosset et lui s'étaient quittés en mauvais terme, mais qu'il regrettait ce qu'il avait fait, et ça semblait lui tenir à cœur de le dire à votre maman. Alors, maintenant, je le dis à vous...

— « Mauvais terme », c'est le moins qu'on puisse dire ! Il faut dire que si maman avait un sale carafon, Franckie, à l'époque, et surtout quand il avait un coup de trop dans le nez, c'était le genre de gugusse à tout casser, comme papa ! Et c'est ce qu'il a fait ce soir-là où il est parti de Saint-Pierre, pour une histoire de tournée payée ou pas payée, nul ne le saura jamais... Sur le coup de la colère, il a même repris sa première étoile à la Poupoune. Je crois que c'est ce qui a le plus chagriné maman, le reste ce n'était que du matériel. Faut dire que les moniteurs de ski de Saint-Pierre, c'étaient tous comme ses enfants...

— Mais où sont-elles, maintenant, ces fameuses premières étoiles ? Vous les avez gardées ?

— Oh que oui ! Elles sont dans la cave de l'hôtel, avec deux ou trois trucs qu'on a récupérés du café, après qu'on l'ait vendu en 1995. T'as vu, là-bas, ils font des crêpes maintenant : c'est la Bretagne, ici en Chartreuse !... Vas-y donc voir ces premières étoiles dans la cave, si tu veux. T'imagines bien que je vais avoir du mal à t'accompagner... La porte est au fond du couloir, et la lumière à droite avant d'entrer.

J'ai marché un peu comme dans un rêve vers la porte indiquée par le tenancier, puis suis descendu précautionneusement le long du raide escalier en pierre, comme pour ne pas réveiller je ne savais quel esprit – peut-être celui de Mimi Rosset ou de sa Poupoune ?

En bas, les premières étoiles étaient bien toutes là, des dizaines et des dizaines – je ne les ai pas comptées –, brillantes de mille feux sous l'ampoule puissante du plafond, qui diffusait une lumière blanchâtre dans tout l'espace étroit et humide de la cave. Elles étaient fixées tout autour d'un panier en osier garni d'un épais coussin rosâtre, un grand panier pour chien bien kitsch, le panier de la Poupoune de Mimi Rosset. Les poils blancs du clébard tapissaient encore le fond. J'ai accroché la première étoile de Franckie au milieu de toutes les autres, puis je suis remonté à la surface plus serein, comme libéré d'un poids, sans trop savoir pourquoi non plus – peut-être le poids, pourtant

modeste, de cette foutue première étoile de Franckie. J'avais d'ailleurs toujours trouvé ces accessoires soi-disant pédagogiques parfaitement ridicules et d'une certaine manière « pesants », mais je ne pouvais pas le dire trop fort, évidemment, car j'étais moniteur de ski moi-même, et un rouge qui plus est...

— Tiens, ramène ça à Franckie. Tu lui diras que c'est de la part de son pote Jojo, de Saint-Pierre, le fils de Mimi Rosset. J'espère qu'il se souviendra de moi. Il aimait bien lire à l'époque, surtout de la science-fiction. Ma petite nièce m'a offert ça y a quelques années, mais moi je ne lis jamais.

J'ai parcouru le livre, en diagonal, dans le bus qui me ramenait sur Grenoble. C'était très mauvais, enfin je n'ai pas aimé. Il y était question de méchants martiens, de leurs tentacules épaisses, de leurs boules gélatineuses, de liquides gelés et toxiques, d'expéditions sans retour, de glorieux spationautes...

Franckie l'a dévoré, comme tous les autres.

Le duel

Ce n'étaient que deux épées rouillées, trouvées cet été-là dans le foin moisi d'une grange depuis longtemps abandonnée. Nous les avons découvertes, mon cousin et moi, durant l'une de ces merveilleuses journées de vacances passées à jouer en ces lieux jadis occupés par une bonne dizaine de paysans à la solde de mes lointains ancêtres.

De ce ton cynique et désabusé du noble déchu que je détestais tant enfant, grand-père s'est moqué de notre trouvaille dont nous étions pourtant si fiers :

— Laissez donc ces épées là où elles sont, mes enfants ! La Révolution a gagné, et il est bien trop tard pour songer à se battre !

Il s'en est retourné aussitôt à son cher atelier et à ses chères peintures, nous laissant comme d'habitude libres comme le vent. Mon cousin a proposé d'emmener les deux épées à la rivière, histoire de les nettoyer un peu.

À l'écluse, nous sommes tombés sur les quatre frères Jassier, qui se baignaient comme souvent ici. Je n'ai jamais bien compris la nature exacte du lien familial nous unissant à eux. Quoi qu'il en soit, ils passaient comme nous une bonne partie de leurs vacances d'été dans la ferme voisine de la nôtre, habitée elle aussi par leurs grands-parents. Sauf que la leur s'avérait en bien meilleur état – la peinture de grand-père n'avait jamais rapporté grand-chose, contrairement à l'industrie pharmaceutique qui, disait-on, avait fait la fortune des Jassier.

— Regarde-moi ces quatre peigne-culs qui se baquent ici comme si c'était chez eux. Ils ont posé leurs chers bâtons ferrés bien en évidence sur le garde-corps de l'écluse, en plein milieu, comme si elle leur appartenait ! Bande de sales gosses de riches, vantards de mes deux !

Mon cousin et moi avons maintes fois goûté aux bouts pointus des leurs satanés bâtons ferrés. Et comme les frères Jassier avaient de surcroît l'avantage du nombre, nous n'avions jamais eu l'occasion de leur rendre la monnaie de leur pièce. Grâce aux deux épées, même rouillées, c'était aujourd'hui chose envisageable.

— Alors les trous de balle de Jassier, on fait mumuse dans l'eau ?

— Tiens donc, voilà les deux derniers abrutis de la branche dégénérée de la famille ! Retournez donc à votre bicoque pourrie et laissez-nous profiter de NOTRE rivière – dois-je vous rappeler qui a payé la réparation de cette écluse après les crues dévastatrices de cet hiver ? Certainement pas votre minable grand-père et ses croûtes invendables !

— Bande de salopards, vous n'allez pas profiter bien longtemps de « votre » rivière, oh ça non !

Mon cousin venait de sortir de derrière son dos l'une des deux épées rouillées. Il tapotait nonchalamment le plat de la lame dans la paume de sa main gauche, comme pour rythmer une sorte de petite musique guerrière. Je fis de même, pour montrer notre cohésion avant l'imminence de l'assaut.

— Vous êtes complètement bargeots les gars, y a plus de doute possible ! Quand notre grand-père Jassier saura avec quoi vous nous avez menacés, il ira voir votre vieux fou de peintre, et laissez-moi vous dire que ça chauffera pour vos fesses !

Mon cousin ne comptait pas se laisser intimider de la sorte :

— Toujours vos petits calculs mesquins de premiers de la classe, toujours vos sales recours aux adultes pour mieux vous planquer derrière eux, bande de mauviettes ! Nous, on n'en a rien à foutre de vos « calculs » et de vos « adultes » ! Vous allez dérouiller et puis c'est tout !

D'un naturel moins va-t-en-guerre que mon cousin, peut-être à cause de mes deux années de plus que lui, je susurrai à son oreille un objectif qui me semblait plus raisonnable :

— Laisse tomber ces minables, en plus ils sont tout nus et désarmés... Ce serait déshonorant de leur mettre une raclée dans de telles conditions. Contentons-nous pour aujourd'hui de briser leurs foutus bâtons ferrés.

Nous nous connaissions assez bien, mon cousin et moi, pour qu'un seul regard échangé suffise à nous mettre d'accord. Hurlant comme des damnés, épées en l'air, nous nous sommes donc rués ensemble vers l'écluse et les quatre bâtons ferrés posés là, tandis que leurs propriétaires nageaient à grandes brasses pour rejoindre au plus vite le bord de la rivière.

— Tenez, tenez, prenez ça ! Vous aurez plus qu'à les mettre au feu vos bâtons pourris ! Tenez, tenez, prenez encore ça les Jassier !

Bien que rouillées et émoussées, les lames de nos deux épées broyaient sans mal le bois plutôt tendre – sans doute du noisetier.

— Allez cousin, on se casse maintenant, ils ont eu leur compte, et surtout les voilà qui sortent de l'eau, en chair et en os...

Mais pris par une rage incontrôlable – peut-être la fougue de sa jeunesse, ou bien plutôt la soudaine réminiscence d'obscur et ancestrales haines familiales savamment entretenues par grand-père à longueur de repas – mon cousin continua de frapper encore et encore les morceaux de bois restants au sol, sourd à mes appels répétés, aveugle à l'arrivée pourtant imminente des quatre frères Jassier.

Ces derniers, rompus aux manœuvres d'encerclement, s'étaient habilement positionnés, deux de chaque côté de l'écluse, si bien que nous nous trouvions dès lors coincés, acculés ici.

— Alors, qui sont les mauviettes maintenant ? Vous allez oser les utiliser sur nous, vos deux vieilles épées toutes rouillées ?

Mon cousin sembla, un peu tardivement, avoir recouvré ses esprits. À nouveau, un seul regard échangé suffit à nous mettre d'accord quant à l'unique manière de nous sortir de cette impasse. Bien sûr que nous n'allions pas frapper ces quatre imbéciles avec nos épées, alors nous avons sauté dans la rivière, en aval de l'écluse et donc dans le sens du courant, histoire d'avoir un peu plus de chance d'échapper aux terribles frères Jassier.

Mon cousin et moi étions bons nageurs, mais eux aussi, et ces fichues épées rouillées pesaient un âne mort, surtout une fois dans l'eau... Alors nous n'avons pas eu d'autre choix que de les lâcher bien vite – c'était ça ou se faire rattraper par nos quatre poursuivants.

Mettant à profit nos quelques mètres d'avance sur eux, nous sommes sortis de l'eau comme des balles, puis nous avons couru comme des dératés jusqu'à notre ferme, où nous savions que les frères Jassier n'oseraient pas s'aventurer. Claquant la porte d'entrée derrière nous, trempés de la tête aux pieds, nous sommes tombés nez-à-nez avec grand-père, dont l'imposante stature se dressait en bas du large escalier central.

Pour une fois, peut-être sous l'effet de cette bonne frousse, mon cousin et moi nous sommes confiés à lui sans filtre, fidèlement, lui relatant dans les moindres détails notre attaque en règle des frères Jassier, mais aussi notre déroute finale, et la malheureuse perte de nos armes, ces deux épées rouillées qui avaient dû appartenir à quelques glorieux ancêtres. La réaction de grand-père fut à son image – pour le moins fantasque et désarmante, si l'on pouvait dire en pareille occasion...

— Ces épées sont encore bien mieux à rouiller au fond de la rivière qu'à moisir dans le foin pourri de nos granges. Les poissons, eux au moins, n'en feront pas mauvais usage !

Un peu paradoxalement – il était si coutumier du fait – cette sorte de scène subaquatique inspira à grand-père l'un de ces tableaux bien foutraques dont lui seul avait le secret. Deux gros poissons de rivière, une carpe et un brochet, s'affrontaient en un curieux duel sous l'eau, chacun brandissant l'une des deux fameuses épées rouillées, le tout sous les regards passablement inquiets d'un banc de petites ablettes aux dos argentés.

Encore aujourd'hui, et malgré les protestations de ma femme et de mes trois enfants qui le trouvent plutôt ridicule, je tiens à garder ce tableau chez nous, accroché bien en évidence au-dessus de la cheminée. Je me demande toujours si grand-père a voulu nous représenter, mon cousin et moi, sous les traits de cette carpe et de ce brochet, à moins que nous ne fassions partie de ces pauvres petites ablettes apeurées ? Et les Jassier, sont-ils quelque part dans ce tableau, eux aussi ?

Ces questions sans réponses continuent de me fasciner.

L'étrangère

1. Du sang et des larmes

Au huitième jour de son cycle ascendant, lorsque la nuit tombait sur les montagnes du Pays des Nains, la Lune Grise apparaissait au-dessus de l'arête est du Vallon d'Opam. Le malheur, alors, était censé s'abattre plus durement parmi nous tous. Treize jours plus tard, elle disparaîtrait derrière le versant opposé, comme elle le faisait chaque mois. Durant ces deux brefs moments – apparition et disparition – elle semblait se confondre, quelques minutes à peine, avec la roche sombre de nos Monts Rouges.

La Lune Grise n'était pas d'ici. Selon une très vieille croyance naine, elle serait née voici bien longtemps, dans les lointains Monts Gris, en Pays Elfe, où elle retournait se reposer durant ses seize jours d'absence ici. Se « reposer », chez nous, était un terme pour le moins péjoratif, et pour tout dire la pire insulte que l'on pouvait faire à n'importe quel nain de mon village, tous des travailleurs acharnés, trois cent soixante cinq jours sur trois cent soixante cinq... À leurs yeux, je n'étais pas, moi Araoc, le simple nain des Monts Rouges, quelqu'un de suffisamment besogneux – pas comme eux en tout cas – et c'était pour me punir de trop souvent me « reposer » qu'ils me faisaient garder les chèvres, comme ce fameux soir-là.

Je ne m'en plaignais généralement pas, bien au contraire, car j'avais enfin la paix durant ces quelques heures loin du village. J'étais enfin seul, et je pouvais alors m'adonner à ce qu'ils ne supportaient pas me savoir faire : partir dans mes rêveries, me « reposer » ailleurs, un peu comme la Lune Grise... Quant aux contraintes du travail de berger – bien réelles –, je les acceptais volontiers. Avec un peu d'expérience et de volonté, le froid mordant, les broussailles piquantes et les chèvres têtues s'apprivoisaient, au fil du temps... Ce soir-là, comme souvent donc, je crois bien m'être vaguement assoupi contre un arbre, en proie à mes habituelles et sinueuses rêveries.

Quelques hurlements aiguës d'un chien, plus bas dans la vallée, déchirèrent le silence de la nuit tombante et stoppèrent brutalement mes quelques songes. J'ai laissé la trentaine de chèvres finir leur dernier repas de la journée pour descendre voir ce qui se passait. En quelques enjambées seulement, je quittai la petite clairière où je faisais paître les bêtes, puis je dévalais le raide et sombre sous-bois de sapins surplombant la piste de Ker, au fond du Vallon d'Opam, de là où semblaient venir les hurlements. Je me suis arrêté à quelques mètres au-dessus de la large piste, dissimulé derrière le tronc d'un gros arbre.

Ils étaient une dizaine et je les connaissais tous bien : des gamins de mon village, à peine plus âgés que moi, quatorze ans à tout casser pour le plus vieux. Ils entouraient un chien blanc, prostré à terre, au beau milieu de la piste. Certains lui balançaient de gros cailloux, pendant que d'autres s'occupaient de ravitailler les tireurs, en s'approvisionnant parmi les nombreux amas de pierres sur le bas-côté de la piste. Je n'avais jamais vu de chien comme ça par ici : il était grand mais fluët, avec de long poils blancs maculés à présent de tâches d'un sang rouge foncé, un sang qui commençait à couler jusque sur le sol poussiéreux de la piste. La bête se taisait désormais, sans doute à moitié assommée – si ce n'était totalement – par la pluie de pierres qu'elle recevait sur tout son corps, sans discontinuer.

À quelques mètres du cercle des gamins, je vis deux filles, une naine et une elfe, d'à peu près mon âge elles aussi. Elles pleuraient, serrées l'une contre l'autre. La naine se tenait difficilement debout, s'aidant d'une canne en bois qu'elle serrait dans sa main droite, telle une vieille. De l'autre côté, sa main gauche reposait sur l'épaule de l'elfe. Habillée comme une fille de la ville, la naine n'était assurément pas de mon village. Quant à l'elfe, vêtue plus simplement, ce n'était à vrai dire que la seconde fois que j'en voyais une par ici. Et pour cause : comme la Lune Grise, celles et ceux de sa race, affublés de tous les vices, n'étaient jamais les bienvenus en Pays Nain, chez nous, loin s'en fallait...

— Saleté de chien elfe, tu n'as rien à faire ici !

— Cabot de malheur, crève donc !

— Tuez-le, tuez-le !

Les ravitailleurs hurlaient leur haine pendant que les tireurs, concentrés, lançaient rageusement leurs projectiles. Le chien – a priori elfe – finit par s'affaler sur le côté en gémissant de plus en plus faiblement, mais les gamins continuèrent à lui balancer des dizaines de pierres, tout en resserrant leur cercle autour de lui. L'un d'eux, le plus jeune fils Kraor, le chef de la bande, poussa du bout de sa chaussure le cadavre du grand chien blanc.

— Il est bien mort les gars, on l'a eu ce maudit clébard elfe !

Qu'aurais-je pu faire, seul contre dix ? Je fixai maintenant les deux filles, toujours debout et pleurnichant à quelques mètres en dehors du cercle des gamins : qu'allaient-ils faire d'elles ? Ils étaient capables du pire, je le savais bien, je les connaissais bien, ils étaient de chez moi, de mon village...

— Alors, l'éclopée, on a mis ses beaux habits de naine de la ville pour venir nous voir ?! Et tu oses te balader ici avec une souillon d'elfe, et pire que ça avec un chien de cette même sale race maudite ?! Tu ne sais donc pas que ce genre de bestiole porte malheur ?! On ne veut pas d'elfes chez nous les nains, c'est bien compris ?! On a assez de la Lune Grise à supporter ici treize jours

par mois ! Crois-moi que ta copine blondinette, elle aussi, va prendre une bonne dérouillée ! Pas autant que son sale cabot, mais suffisamment pour s'en souvenir et ne plus jamais rev...

La jeune elfe, justement, malgré les pleurs qui déformaient son visage si fin et si pâle, coupa le fils Kraor avec force et clarté, rageusement...

— Laissez-la, elle ne vous entend de toute façon pas ! Quant au chien que vous venez de tuer, il appartient au père de mon amie : un nain comme vous, un nain qui vient de la Cité de Ker et qui habite depuis quelques jours dans les baraquements de la nouvelle Mine 473, bientôt celle de votre village bande d'idiots, et surtout celle qu'il dirige en tant que Maître en Chef, ramassis de vaut-riens !

À l'évocation de la Mine 473, appartenant au vaste conglomérat des Cristaux d'Opam dont elle était l'un des derniers fleurons en date (et donc la quatre cent soixante treizième à voir le jour dans nos Monts Rouges), les dix gamins de mon village se sont subitement tus et figés, comme des statues livides. La toute nouvelle Mine 473 avait été accueillie ici comme un don du ciel, et ses dirigeants comme de véritables prophètes. Bon nombre de paysans et forestiers de mon village, dont certainement plusieurs pères des dix garnements ici présents, s'étaient d'ors et déjà engagés comme mineurs auprès des Cristaux d'Opam, qui promettaient de bien mieux payer que le dur labeur de la terre et du bois...

Les Cristaux d'Opam étaient exploités par les nains depuis des millénaires, mais très récemment sous l'Empire – tout au plus une dizaine d'années – par une alliance inédite entre mineurs nains, druides elfiques et légionnaires humains. Chacun trouvait son compte dans ce nouveau et puissant cartel, qui avait tout simplement pris pour nom la matière première à la base de toute la chaîne de production : les précieux Cristaux d'Opam... Les nains s'occupaient de l'extraction du fameux minerai, les druides de sa transformation, et enfin les humains de son transport et de sa livraison, tout le long de la frontière entre la Terre d'Avant et la Terre d'Après, afin de maintenir active la Barrière Temporelle entre les deux pouvoirs ennemis des Deux Terres : la Communauté d'un côté et l'Empire de l'autre. Malgré cette nouvelle coopération autour des Cristaux d'Opam – coopération il est vrai intéressée –, les vieilles croyances et les peurs ancestrales entre les trois races de la Terre d'Après – la naine, l'elfe et l'humaine – demeuraient tenaces, dans mon village comme ailleurs...

Le fils Kraor sembla hésiter, et je voyais à son visage tout pâle qu'il avait soudainement pris conscience de sa monumentale ânerie du soir. Le fier garçon ne voulait cependant pas perdre totalement la face devant la bande de ses fidèles sous-fifres, ceux-ci durement soumis à ses ordres au prix d'efforts considérables et obstinés de sa part, jour après jour...

— Redescendez tout de suite à vos baraquements, les deux gamines, et vous avisez pas de nous dénoncer aux adultes pour la mort de votre sale cabot elfe ! Il a disparu dans la montagne pendant

vosre promenade du soir, et c'est tout, bien compris ?! Si jamais on apprend que vous avez vendu la mèche, croyez-moi qu'on vous fera passer un sale quart-d'heure, et rien à foutre de votre Mine 473 et de ce père soi-disant Maître en Chef !

Même s'il essayait de mettre toute l'autorité possible dans le ton de sa voix, nul n'était dupe de la débâcle du soir, pas davantage lui-même que ses quelques acolytes, pas plus la jeune elfe que son amie naine handicapée. Mais personne n'osa risquer un nouveau déferlement de violence, toujours possible sous l'effet d'une situation désormais sans issue – il n'y avait rien de plus dangereux que des gamins de notre âge n'ayant plus rien à perdre, et le fils Kraor et ceux de sa bande n'étaient pas loin de se retrouver dans cette situation...

Alors les deux filles s'éloignèrent sans broncher, sous les regards durs en apparence mais en réalité surtout inquiets pour la suite, de la dizaine de gamins de mon village. La naine et l'elfe descendaient lentement le long de la piste de Ker, qui menait en moins d'un kilomètre aux baraquements flambant neufs de la Mine 473, sur les hauteurs du versant est du Vallon d'Opam. La naine s'appuyait d'un côté sur son épaisse cane en bois noir et de l'autre sur le bras de la jeune elfe. Celle-ci semblait aussi guider son amie handicapée dans la nuit, comme elle l'aurait fait avec une aveugle, en la tenant au niveau du coude et en la précédant un peu. Les yeux de la naine, couverts d'un étrange voile blanchâtre tacheté de grosses larmes encore bien visibles, fixait aveuglément l'obscurité, loin devant elle.

Sitôt qu'elles furent hors de leur champ de vision, le fils Kraor donna ses ordres, redoublant de virulence, comme pour « rattraper le coup ».

— Dépêchez-vous de ramasser ce foutu clébard, bande d'imbéciles, et suivez-moi jusqu'au Canyon Vert. On le mettra là où il aurait toujours dû être : sous terre !

Comme une ombre dans la nuit désormais tout à fait tombée, j'ai suivi de loin la dizaine de gamins. Je connaissais autant qu'eux le Canyon Vert, cette balafre bien nette dans la montagne, juste au-dessus du village. On disait que c'était jadis l'ancien lit de l'impétueux Torrent des Gourds, qui passait plus à l'ouest de chez nous. La terre, en ce lieu encaissé et humide, était particulièrement meuble, et les gamins de mon village ne mirent donc pas longtemps à y creuser un trou, sous un gros chêne dont les racines épaisses serpentaient jusqu'aux parois rocheuses qui délimitaient le canyon. Il y jetèrent le chien blanc.

Un peu plus tard, le fils Kraor cracha sur le trou rebouché, et ses acolytes firent de même. Ils dispersèrent quelques branches et feuilles mortes sur la terre fraîche, et, sitôt qu'ils furent repartis en direction du village, je dégageai du pied le haut du trou, puis je grattai avec mes mains le sol, près d'une heure sans doute car j'étais tout seul, jusqu'à sentir sous mes doigts le corps flasque et

encore tiède du chien blanc. Un sang poisseux me coula sur les avant-bras lorsque je commençai à sortir la bête. Celle-ci s'avérait plus lourde que je ne l'aurais cru de visu. Je dus ensuite la porter comme un sac-à-dos, sur les deux bons kilomètres qui séparaient le Canyon Vert des baraquements de la Mine 473, plus bas dans la vallée. Là, devant le large portail qui marquait l'entrée de la toute nouvelle installation minière des Cristaux d'Opam, je déposai, fier comme un paon, le cadavre du grand chien blanc de race elfique, avant de rejoindre, plus haut dans la montagne, mes chèvres, qui s'étaient déjà couchées pour la nuit. Elles s'étaient manifestement très bien passées de moi. Il ne me restait plus qu'à les relever et à les ramener sans tarder au village, pour la traite du soir...

2. Des larmes et du sang

Le lendemain, dès l'aube, et alors que la Lune Sombre était encore bien visible dans un ciel qui promettait d'être limpide, les conséquences de mon acte – que je considérais encore « de bravoure » – ne se firent pas attendre. Une délégation composée des quatre dirigeants nains de la Mine 473 se présenta à l'entrée du village, alors que moi, Araoc, je m'apprêtais à sortir les chèvres de la bergerie, où je venais de finir la traite du matin, aidé en cela par la vieille Léonor, la mère du propriétaire du troupeau.

— Qu'est-ce donc qu'ils fichent à cette heure-là, ces endimanchés ?...

Avec leurs corps moulés dans des tenues parfaitement propres, taillées dans en cuir fin et joliment sombre, on voyait bien que ces quatre visiteurs nains n'étaient pas de simples mineurs, et encore moins des paysans ou des forestiers d'ici.

— Holà madame, pouvez-vous nous accompagner jusqu'au chef de votre village ?

— Suivez-moi donc, j'imagine que si vous êtes montés jusqu'ici au petit matin, c'est pour du sérieux...

La vieille Léonor, courbée par le poids de près de sept décennies d'un dur labeur, précéda les quatre Maîtres de la Mines 473 jusqu'à la ferme de Germain Lantier, tout au bout du village. Je restai avec les chèvres et ne pus entendre ce qui se disait sur le pas de la porte de notre chef.

Je vis par contre très bien la suite des événements, et c'est peu dire qu'il y eut du grabuge au village ce matin-là... Germain Lantier ne s'entretint que quelques courtes minutes avec les quatre illustres visiteurs, ouvrant peu à peu de grands yeux de surprise, puis de colère – une colère noire et froide, une colère qu'on savait potentiellement terrible chez lui, une colère qui expliquait en grande partie pourquoi il était depuis fort longtemps le chef de notre village...

En quelques enjambées et autres cris rageurs, il réveilla tous les habitants et les réunit sans délai sur la place centrale du village. Il pointa du doigt Anatol Kraor, ainsi que les neuf autres pères des

dix gamins responsables de la mort du chien blanc, la veille au soir. Manifestement, les deux filles avaient parlé...

Quelques minutes plus tard, les garnements en question étaient amenés sans ménagement par leurs propres pères au centre du cercle des habitants du village, les uns par l'oreille, les autres par le fond de pantalon. Pendant ce temps-là, Germain Lantier avait ordonné à cinq hommes du village de se munir de grands bâtons de berger. Sitôt la dizaine de gamins allongés sur le sol et pleurant déjà tous de peur et de honte, les coups s'abattirent sur eux, pendant de longues minutes, jusqu'à ce que Germain Lantier lève son bras et siffle la fin de la correction.

Pour les laver du sang qui coulait abondamment de leurs corps meurtris, on plongea les dix suppliciés dans l'eau glaciale du grand lavoir, dans le prolongement de la Fontaine aux Ours, à l'angle nord-ouest de la place centrale du village. Puis chaque famille s'occupa de récupérer son gamin, espérant qu'il vivrait encore. Nul ne mourut ce matin-là, ce qui était déjà un miracle en soi.

Je partais peu après faire paître les chèvres aux prés hauts, comme chaque matin, avec cependant une boule qui grandissait dans mon ventre au fur et à mesure que je montais vers l'alpage. Je ne m'inquiétais pas directement pour moi : j'étais bien certain que personne ne m'avait vu déterrer le chien blanc hier soir, pas plus la bande du fils Kraor que les deux filles, ou que quiconque d'autre encore. Par contre, je me rendais désormais compte que mon acte « héroïque » allait faire peser sur elles deux le risque de terribles représailles, des représailles que le fils Kraor, la veille, avait d'ailleurs clairement exposées... Pourquoi n'y avais-je pas pensé plus tôt ? Comment avais-je pu être à ce point aveuglé par mon seul désir de voir les gamins de mon village corrigés ? De ce côté-là, j'avais certes des raisons de me réjouir : ils avaient effectivement été corrigés, et bien corrigés... Mais sitôt que le fils Kraor et ceux de sa bande seraient remis sur pieds, nul doute qu'ils s'en prendraient à elles, et pas qu'un peu – au moins à la hauteur de l'humiliation qu'ils avaient subi ce matin-là... Je me devais de les aider, leur dire qu'il fallait absolument se méfier de la réaction du fils Kraor, même si je ne savais ni quand, ni où, ni comment celle-ci adviendrait...

Une fois les chèvres affairées à leurs habituelles occupations alimentaires sur l'alpage du Pin Noir, je filai donc à grandes enjambées vers les nouveaux baraquements de la Mine 473. Toutes les habitations se situaient à l'extrémité ouest du vaste terrain rectangulaire, délimité par de hautes palissades en bois sentant encore bon la sève fraîche. Les escalader ne me demanda pas trop d'effort : comme tous les gamins de mon village, j'étais habitué à grimper les troncs d'arbres les plus lisses des nombreuses forêts alentours, quand ce n'étaient pas les falaises au-delà du Col des Trois Ponts, où l'on trouvait un miel fameux en échange de quelques piqûres d'abeilles (ce qui n'était rien en comparaison des risques pris sur le rocher).

Ce ne fut pas non plus bien difficile de trouver l'habitation des deux filles : la Mine 473 allait être inaugurée dans seulement huit jours, et, pour l'heure, en attendant l'arrivée de la centaine de mineurs de fond, seuls les quatre Maîtres et leurs familles respectives logeaient sur le site, dans un des douze bâtiments habitables que comptait l'exploitation – le bâtiment le plus spacieux et le mieux exposé, bien entendu, celui qui était réservé aux seuls dirigeants... Caché derrière un appentis, j'attendais la sortie des deux filles pour pouvoir leur parler, sortie que j'espérais rapide, car mes chèvres, elles, n'attendraient pas bien longtemps, seules là-haut. Et si jamais la vieille Léonor et son fils découvraient ma désertion, je pouvais m'attendre au pire de leur part...

Peine perdue : au bout de deux bonnes heures, ne voyant aucune âme qui vive, je pris la décision de m'approcher discrètement de la plus grande fenêtre du bâtiment, espérant je ne savais quel miracle. Derrière l'épais vitrage, je découvris un grand salon dépouillé, avec une simple table rectangulaire, trônant au milieu de la vaste pièce. Dans un angle, tout au fond et à côté d'une cheminée aux flammes dansantes, j'aperçus – miracle – les deux filles, la naine et l'elfe, agenouillées au sol, l'une à côté de l'autre, faisant face à un mur sur lequel était accroché le portrait peint de la gnome Moïr, l'une des prophétesses les plus en vogue à la surface des Deux Terres... Elles devaient prier les Dieux et les Déeses de la secte d'OMNA, comme tout bon croyant était censé le faire devant la prophétesse Moïr, et même si cette dernière n'était que peinte et accrochée à un mur... En y regardant de plus près, je vis du sang couler des jambes des deux filles, du sang provenant de leurs genoux meurtris, qui reposaient sur une épaisse barre métallique posée sur le sol. En tendant bien l'oreille, j'entendis qu'elles gémissaient l'une comme l'autre de douleur.

C'est alors qu'une vieille naine toute vêtue de noir – leur terrible gouvernante Gaona appris-je plus tard – est entrée dans ce même salon. Elle s'est approchée des deux filles et a appuyé vigoureusement sur le haut de leurs têtes respectives, pour les forcer à se pencher encore davantage vers le sol, dans une position de prière encore plus soumise, presque allongée, comme je savais qu'il était coutume de le faire au sein d'OMNA, cette secte qui comptait de plus en plus de fidèles, y compris dans mon village. Sortant de sous son long tablier noir une courte cravache en nerf de bœuf, la vieille gouvernante se mit à les fouetter à l'arrière de leurs deux cous nus – les seules parties de leurs corps exposées à l'air libre. Elle s'arrêta quand du sang coula jusque dans les replis hauts de leurs chemisiers clairs. Voilà pourquoi les deux filles avaient finalement dû dire la vérité au sujet de la mort du chien blanc, et voilà comment elles avaient été punies d'avoir d'abord menti, comme le leur avait demandé le fils Kraor. Mais tout cela, je ne le sus que bien plus tard.

En effet, ce matin-là, mes souvenirs s'arrêtèrent à la vue de ce sang rouge vif coulant sur les cous respectifs de la jeune naine handicapée et de son amie elfe si jolie, dans ce salon d'un des baraquements de la Mine 473. Derrière moi, j'entendis à peine quelques voix indistinctes et qui me

semblaient encore lointaines – suffisamment pour ne pas m’inquiéter outre mesure –, alors que pourtant, presque dans le même temps, un coup monumental fut porté sur l’arrière de ma tête, au moyen d’un objet indéfini, coup qui me plongea aussitôt dans une inconscience absolument totale, sans que je puisse voir mes agresseurs, puisque je leur tournais le dos à ce moment-là...

Je me réveillai, m’a-t-on dit, sept jours plus tard, dans mon lit, avec autour de ma tête un bandage passablement énorme, qui n’expliquait sans doute qu’en partie cette étrange sensation de n’être plus qu’une gigantesque boule centrée, justement, autour de cette même « tête ». Un soleil éclatant éclairait la pièce que j’avais l’impression de redécouvrir après des années d’absence. Le temps et l’espace m’avaient abandonné provisoirement, et il me fallait retrouver mes repères...

L’un de ces repères s’appelait « père » et ce fut le premier à envahir mon champs de vision, ce matin-là, sa tête carrée et chevelue se penchant au-dessus de mon lit.

— Le gamin Araoc est réveillé, Agrâal, prépare lui une ou deux tartines et un bol de lait !

— N... argh... o... haye... n... !

Je tentai vainement de dire « non » et ne pus bien sûr rien manger ni boire, au grand désespoir de ma mère, et à la grande colère de mon père... Bref, la vie reprenait.

Dehors, les préparatifs pour l’inauguration de la nouvelle Mine 473, prévue pour le lendemain, battaient leur plein. D’écœurantes odeurs de viandes rôties ne tardèrent pas à arriver jusqu’à moi, tout comme des visites diverses et variées, de la famille, puis des amis, puis des connaissances plus ou moins proches...

Il y eut celle, à ma grande surprise et à mon grand plaisir, des deux filles – l’elfe Heidee et son amie naine Gundra –, puisque c’est ainsi qu’elles se présentèrent à moi. Elles me racontèrent quelques détails intéressants. Gundra s’avérait bien être la fille du Maître en Chef de la Mine 473. Quand celui-ci découvrit son chien blanc, mort, devant l’entrée de son exploitation, il n’apprécia effectivement que très peu le mensonge de sa fille et de son amie, quelques heures plus tôt... Après l’interrogatoire pour le moins musclé mené par leur terrible et pieuse gouvernante Gaona, les deux filles avaient fini par tout raconter au sujet de la lapidation du chien blanc, une bête elfique que son père avait ramené de la lointaine Cité de Lonoal, où il faisait régulièrement affaire avec les druides. Bref, il ne restait alors plus qu’à punir les coupables du village – le fils Kraor et sa bande –, ce qui fut fait, et pas qu’un peu... Ensuite les adultes déduisirent, à juste titre, que j’étais celui qui avait déterré la bête. Nul ne me le reprocha, bien au contraire.

Je ne repris la surveillance des chèvres que bien plus tard, sans doute plusieurs semaines après mon réveil – le temps resta, quelque temps, une donnée assez vague... La vieille Léonor et son fils ne m’avaient pas non plus tenu rigueur de ma désertion, ce fameux matin où on m’avait joliment

assommé, pas davantage que les quatre Maîtres de la Mine 473 de mon intrusion dans leur bien gardée et toute nouvelle exploitation des Cristaux d'Opam (ils étaient même plutôt embêtés de m'avoir à ce point assommé, ce jour-là, avec leur gourdin pour le moins efficace). Les deux filles et moi n'avons pas plus subi de représailles de la part du fils Kraor et de sa bande de garnements, et je m'étais manifestement trop inquiété à leur sujet... Ceux-là, au village, avaient sans doute bien assez tâté du bâton de berger, et ils devaient se dire qu'il ne valait mieux pas risquer d'en reprendre deux ou trois coups derrière le crâne en continuant à fouiner autour de ce foutue chien blanc et elfique, qui leur avait effectivement porté malheur, d'une certaine façon...

Quelques jours plus tôt, alors que je faisais mes premiers pas dehors après ma longue convalescence à la maison, j'ai repensé à la Lune Grise, et au malheur qu'elle avait peut-être fait peser sur nous tous ces derniers temps. Ce soir-là, elle n'était pas sortie de derrière l'arête est du Vallon d'Opam. Comme on disait dans mon village, elle devait encore se « reposer », chez elle, dans le lointain Pays des Elfes... Une autre elfe m'attendait patiemment au milieu de la place centrale, adossée à la Fontaine aux Ours : Heidee, avec ses longs cheveux blonds et ses grands yeux bleus. Il m'a semblé mettre des heures à la rejoindre, marchant avec à peine plus de facilité que son amie Gundra. Mais, moi Araoc, le simple nain des Monts Rouges, j'étais sûr d'y arriver, car l'elfe Heidee avait assurément pris toute la place dans ma tête à nouveau pleine de vie.

Vieux Paul

Officiellement je travaille chez vieux Paul en tant qu'aide à domicile. Dans les faits, je passe le plus clair de mon temps à entretenir ce qui lui reste de potager. C'est un simple carré de terre retourné à l'angle du pré jouxtant sa ferme. Ça fait belle lurette qu'il n'y a plus d'animaux ici, à part son chien Elvis, une sorte de grand épagneul breton qui suit son maître comme son ombre.

L'état de santé de vieux Paul s'est dégradé depuis bien longtemps. Il ne se souvient plus trop du nombre d'années. Il en compte au moins dix, peut-être bientôt vingt. À l'écouter, c'est arrivé quand il n'a plus eu la force de s'occuper comme il l'aurait voulu de ses animaux et de sa terre, bref, de sa ferme.

Il faut préciser que le bonhomme est un original, une sorte d'ermite, de paysan à l'ancienne si l'on veut, vivant ici sans eau courante ni électricité, sans téléphone bien sûr, tout au bout de ce vallon de moyenne montagne qui n'est accessible qu'après dix bonnes minutes de voiture sur une piste de terre passablement défoncée. Il a bien dû avoir des parents, peut-être des frères ou des sœurs, mais en bas, à la ville, plus personne ne s'en souvient, et vieux Paul n'est pas bien bavard, surtout quand il s'agit de parler de sa famille. D'un revers de la main, il balaie de toute façon tout ce qui touche de près ou de loin à son passé.

Il reste par contre attaché à son potager, quitte à ne se laver qu'un jour par semaine pour gagner un peu de temps de jardinage sur mes quelques heures d'aide à domicile passées ici. Ce temps-ci, c'est en effet autant le sien que le mien. D'un commun accord, on optimise au maximum ma présence à ses côtés, et surtout cette précieuse force physique qui lui fait désormais tant défaut, pour l'aider à maintenir en ordre les quelques rangées de patates de son potager, le minimum vital selon lui. On essaie aussi d'y planter quelques salades, des poireaux, parfois des choux ou des carottes, en fonction des saisons. Il m'en ferait bien faire davantage, mais je ne suis là qu'une heure par jour, cinq fois par semaine, autant dire pas assez pour cultiver plus sérieusement son potager. Il le regrette, mais dit dans le même temps, avec un sourire ambigu, que c'est toujours mieux que rien.

L'aller et le retour entre sa ferme et son potager nous prennent déjà la moitié de notre heure quotidienne. Il faut marcher une cinquantaine de mètres à peine mais vieux Paul ne se déplace plus qu'au moyen d'un déambulateur. Et son carrosse, comme il l'appelle, n'est pas facile à manœuvrer sur ce terrain irrégulier et en pente. Pourtant il tient absolument à être présent à mes côtés quand je travaille sa terre.

Il se poste toujours à l'angle sud de son potager, au plus près de son habitation bien sûr, et comme d'habitude avec son fidèle chien Elvis à ses pieds. Après avoir posé ses fesses sur l'espèce

de plateau central de son déambulateur, se maintenant non sans mal dans une inconfortable position ni vraiment debout ni vraiment assise, vieux Paul me donne en général quelques consignes de travail, au moyen de sa voix rocailleuse et de ses mains noueuses. Il m'en donne cependant de moins en moins, car maintenant je sais faire pas mal de choses tout seul, et il le voit bien.

Avant-hier, ils ont monté jusqu'ici un lit médicalisé, qu'ils ont installé en plein milieu de la pièce principale, la seule assez grande pour loger pareil attirail. Ce lit médicalisé, c'était la condition posée par le médecin de vieux Paul pour qu'il puisse sortir de l'hôpital et rentrer chez lui, ce à quoi il tenait plus que tout.

Voici près de quatre semaines, vieux Paul est tombé lourdement en allant se coucher. C'est moi qui l'ai retrouvé, le lendemain en fin d'après-midi, sur le sol de sa chambre, à moitié inconscient après avoir passé près de vingt-quatre heures par terre. Elvis était allongé à côté de son maître. Le chien m'a regardé de ses grands yeux noirs pendant que j'appelais les secours avec mon portable.

Je n'étais pas obligé ni censé le faire, mais je suis tout de même monté tous les soirs jusqu'à la ferme de vieux Paul, pour m'occuper de son chien ainsi que de son potager, et ce pendant toute la durée de son hospitalisation. Pour me remercier, le jour de nos retrouvailles chez lui, il m'a donné une simple et vigoureuse tape sur l'épaule, accompagnée d'un grognement indéchiffrable.

Ça me fait bizarre, maintenant, cet imposant lit médicalisé, tout de métal et de plastique, dans cet univers intérieur presque exclusivement composé de pierre et de bois. Vieux Paul n'a pas encore assez récupéré pour m'accompagner comme avant jusqu'à son potager. À vrai dire, il n'arrive plus trop à sortir de son lit médicalisé ces derniers temps. Au prix d'efforts considérables, il parvient tout de même à s'asseoir, en se tenant comme il peut aux poignées fixées aux extrémités des deux potences.

De là où il est, après tant d'efforts accomplis, il peut sans doute me voir travailler dans son potager, avec son chien Elvis à mes côtés.

Le cheval de neige

À la faveur d'un redoux, inattendu en cette fin janvier, la neige était devenue bien malléable sous les gants de P'tit Louis. De ses mains habiles, le garçonnet façonnait sans peine la masse blanche, froide et légèrement fondante, la lissant des heures durant, jusqu'à obtenir la forme désirée, en l'occurrence, à cet instant précis, le galbe presque parfait du haut d'une patte arrière de cheval.

— Tu te crois dans la vallée !? Ici, à la station, y a pas de place pour les bourrins !

P'tit Louis n'eut pas besoin de se retourner pour reconnaître Max, un gamin de son âge à la voix constamment éraillée. À en croire les quelques rires qui fusaient ici ou là, il était accompagné des quatre habituels garnements de sa bande. P'tit Louis aurait bien répondu que les « bourrins » ne manquaient pas à la station, et qu'il suffisait pour s'en convaincre de les côtoyer, eux cinq... Mais il savait aussi que le fils cadet du directeur des pistes n'appréciait que très modérément ce genre de plaisanterie, et que c'était assurément le meilleur moyen pour le mettre tout à fait en rogne.

Alors P'tit Louis se tut, et il ne tarda pas à le regretter.

— Alors les gars, on laisse un sale canasson de ce genre défigurer la belle neige de nos pistes de ski ? C'est la honte de voir pareille bestiole de par chez nous !

— Ouais, t'as raison Max, à bas le cheval !

— Mort à lui !!

— Massaaaaaaaaaassaaaaaaaaaacre !!!

Se retournant désespérément pour tenter de s'interposer, P'tit Louis ne vit que la masse sombre de Max arriver sur lui et aussitôt le percuter. Projeté au sol, à moitié assommé par la violence du choc et complètement éberlué par les cris sauvages des cinq garnements qui s'agitaient de manière incompréhensible tout autour de lui, P'tit Louis se redressa alors que ceux-ci se trouvaient déjà loin.

Alors il put constater l'étendue des dégâts : du cheval de neige, il ne restait au sol qu'une masse informe, un vulgaire tas aplati par les piétinements rageurs des assaillants. Courant vers le tout proche restaurant de ses parents, P'tit Louis sentit de grosses larmes couler sur ses joues rougies par le froid mordant de ce début de soirée, tandis qu'un maelstrom de tristesse, de colère, de haine et de bien d'autres sentiments douloureux tournait péniblement à l'intérieur de sa tête.

— Papa, maman, ils ont encore détruit mon cheval de neige !

Levant de concert leurs visages fatigués des fourneaux où ils s'affairaient depuis plusieurs heures déjà, le père et la mère de P'tit Louis soufflèrent de dépit, là encore en même temps. Monsieur Roland, gérant et cuisinier en chef du Dahu Gourmand, s'adressa à son fils unique sur un ton mi-agacé, mi-résigné.

— Le service commence dans moins d’une heure, mon chéri, alors on a d’autres chats à fouetter que de s’occuper de ton cheval de neige ! Tu n’as qu’à faire un bonhomme, comme les autres enfants de la station... Et si tu veux, j’ai même une belle carotte à te donner, pour faire le nez.

P’tit Louis rebroussait déjà chemin, claquant bruyamment la porte des cuisines derrière lui. La rage et la colère avaient désormais pris le pas sur tous les autres sentiments ; l’une et l’autre bouillonnaient jusque dans son ventre, dur comme de l’acier.

Monsieur Roland, carotte en main, fixa brièvement du regard sa femme, tout aussi médusée que lui, puis ils se remirent au travail, comme si de rien n’était.

— Sacré fiston ! Depuis son stage d’équitation l’été dernier, il ne pense qu’aux canassons, même au cœur de l’hiver...

— Canassons ou pas, il ferait mieux de bien s’entendre avec le fils du directeur des pistes ! Manquerait plus qu’on ait des histoires avec celui-là !

— Ce serait pas bon pour nos affaires, chérie, ça c’est certain...

Il y en a un qui s’était « retiré des affaires » depuis bien longtemps, c’était celui qu’on appelait le Grizzly, un retraité des remontées mécaniques qui habitait un minuscule chalet fait de bric et de broc, une bicoque construite de ses propres mains et située pile en face du Dahut Gourmand, le restaurant des Roland, au pied des pistes de ski. Depuis des années, la plupart des responsables de la station avaient essayé d’expulser le vieil homme taciturne de sa tanière, dans le but de rayer du paysage cette déplorable construction bien trop visible à leur goût, mais le Grizzly s’avérait têtu et bien renseigné quand il s’agissait de défendre ses droits et sa maison.

De sa petite terrasse où il aimait tous les soirs fumer une pipe en sirotant un whisky, il avait tout vu de l’agression perpétrée par Max et sa bande, alors quand il vit ressortir P’tit Louis comme une furie du restaurant de ses parents, il héla de sa voix rocailleuse le jeune garçon.

— Hé, gamin, viens donc par là !

— Laisse-moi tranquille Grizzly ! Comme d’habitude t’as tout vu et t’as rien fait ! Tu vaux pas mieux que mes couillons de parents, vieil ours !

— Je te l’ai déjà dit, gamin, faut que t’apprennes à te défendre tout seul, c’est bien mieux comme ça... Quant à ton cheval de neige, c’est malheureux et je sais la peine que tu te donnes à chaque fois... Mais viens, j’ai quelque chose qui devrait t’intéresser.

Dodelinant jusqu’à l’étroit escalier qui descendait devant chez lui, le Grizzly ouvrit peu après les deux battants d’une espèce de garage, bas de plafond et situé sous sa terrasse. À l’intérieur, il y avait tellement d’objets divers et variés entremêlés qu’il était impossible d’en reconnaître précisément un seul. Disparaissant quelques secondes dans cet espace sombre et surchargé, le Grizzly ressortit avec

une tronçonneuse, certes de taille modeste, mais qu'il tenait fièrement de ses deux mains un peu tremblantes.

— Heu, Grizzly, tu crois pas que t'y vas un peu fort, non ? Max est un emmerdeur et un sale destructeur, c'est vrai, mais de là à utiliser les grands moyens...

— Mais non, gamin, il s'agit pas de corriger ce morveux de la sorte, même s'il mériterait sans doute une bonne torgnole... Il en vaut pas la peine, et je compte pas user ma belle tronçonneuse sur cet imbécile de Max et ceux de sa bande ! Allez, suis-moi plutôt à ma moto-neige, on va faire un tour tous les deux...

Le véhicule pétaradant du Grizzly était tout autant détesté d'une bonne partie des habitants de la station que son chalet bringuebalant. P'tit Louis s'agrippa à la taille du vieil homme et la moto-neige monta tout droit par les pistes de ski, qui venaient juste de fermer. C'était bien sûr interdit, mais le Grizzly jouissait plutôt d'une bonne réputation parmi ses anciens collègues pisteurs et ouvriers des remontées mécaniques, alors nul n'arrêta le vieil homme et P'tit Louis dans leur ascension.

Ils dépassèrent le sommet de la plus haute piste, pour s'engager sur la lèvre inférieure du Grand Glacier. C'est là que le Grizzly coupa les gaz, au pied d'un sérac à moitié écroulé, peut-être à cause du redoux des derniers jours. La nuit venait de tomber. La pâle lumière de la lune et des premières étoiles traversait la glace translucide, lui donnant comme de l'intérieur des couleurs pastel allant du bleu au vert. Le Grizzly démarra sa tronçonneuse sous les yeux ébahis de P'tit Louis.

— Regarde bien gamin !

Le vieil homme tremblait un peu, mais ses gestes demeuraient étonnamment précis et rapides, surtout avec une telle machine entre les mains. Quand le Grizzly arrêta sa tronçonneuse, moins de dix minutes plus tard, P'tit Louis put admirer un incroyable cheval, taillé dans un bloc de glace pure d'au moins un mètre cube, sans doute tombé du sérac juste au-dessus.

— Dans le temps, gamin, je gagnais souvent le concours de sculpture sur glace qu'organisait chaque hiver la station. Il te plaît ce cheval ? Au moins, celui-là, cet imbécile de Max et sa foutue bande viendront pas le casser !

P'tit Louis hocha simplement la tête, pour acquiescer ou dire merci, ou autre chose encore, il ne savait plus trop. Il ne songea même pas à demander au Grizzly de ramener le cheval de glace avec lui, en bas dans la station.

Il était si beau, là-haut, étincelant sous la pâle lumière de la lune et des premières étoiles.

Un vélo presque parfait

Je me rapproche de la « vraie vie » et pourtant je m'en éloigne de temps à autre, et parfois même franchement, surtout quand il s'agit d'acheter un nouveau vélo. En voici un exemple tout récent.

— Vous pouvez me le mettre de côté ? Je viendrai le chercher un peu plus tard, en début d'après-midi si ça vous va ? Là, maintenant, j'ai quelques courses à faire. Et puis je suis venu ici à vélo, ça tombe mal...

— Pas de problème, passez quand vous voudrez. Et venez le récupérer directement à l'atelier. Comme vous l'avez déjà payé, vous n'aurez pas à attendre en magasin.

Et oui, je l'avais « déjà payé » ce nouveau vélo. Encore un. Un de plus...

J'avais effectivement craqué, ce matin-là, pour un VTC de marque Lapierre, avec un beau cadre gris clair, solide et bien équilibré, en très bon état. Il manquait juste un porte-bagage – pourtant utile pour l'utilisation domicile-travail qui est la mienne – mais ce n'était pas grand-chose à ajouter. Il me suffisait d'en trouver un – neuf ou d'occasion – et de l'installer. Alors ce serait, pour ainsi dire, le vélo parfait.

Mon choix, ce matin-là, semblait donc judicieux et ne souffrir de quasiment aucune faiblesse – techniquement s'entend. Et, pourtant, j'éprouvais déjà cette sensation bizarre, ce mélange pénible de crainte et de colère, comme si ce nouveau vélo pouvait en quelque sorte représenter une menace ou un échec. À vrai dire, cela se produisait à chaque nouvel achat de ce genre – « compulsif » aurait dit mon psy. Mais, malgré l'aide très professionnelle de ce dernier, l'étrangeté de ce « mal » récurrent demeurait totale en moi.

Ce fut ainsi, dans cet état de profonde confusion, que je quittai l'ancien bâtiment industriel situé dans la proche banlieue grenobloise et servant d'atelier et de magasin à une association de réinsertion professionnelle spécialisée dans la collecte et la réparation de vieux vélos, pour les revendre ensuite, entiers ou sous forme de pièces détachées, à des acheteurs comme moi... Depuis près d'un an, je m'évertue à passer voir cette association au moins une fois par semaine, et souvent bien davantage, tout ça pour me tenir informé des derniers modèles qu'elle met en vente. Et parfois, donc, pour « passer à l'acte ».

J'enfourchai pour l'heure un de mes actuels vélos, celui avec lequel j'étais justement venu à l'association ce matin-là, jour de passage à l'acte... C'était un Peugeot rouge vif de 1977 – à un an près l'année de ma naissance –, avec un cadre de course en bel acier tubulaire de la marque Reynolds (mythique fabriquant anglais de la ville de Birmingham), de type 531. Ce vélo déjà ancien et que j'aime beaucoup m'a été gentiment donné par un collègue de travail, il y a deux ans à peine.

C'était celui de sa maman. Une fois sur mon cher Peugeot, je me suis rendu sans attendre au café le plus proche, qui possède une large terrasse bien ensoleillée. J'avais besoin de reprendre mes esprits après ce nouvel achat compulsif, de réfléchir un peu à la suite, et en pratique d'envisager comment expliquer à ma femme et à mes deux enfants la raison de cette énième acquisition vélocipédique.

La chaude lumière de ce début d'été m'a un temps détourné des affres insondables de ce nouveau vélo de marque Lapierre qu'il me faudrait bientôt récupérer en magasin puisque je l'avais de toute façon déjà payé. Le répit fut bref. Une notification sur l'écran de mon téléphone portable mit fin à ces quelques instants relativement paisibles. Le message provenait d'un site web de petites annonces, spécialisé lui aussi dans la vente de vélos d'occasion, entre particuliers seulement. Je m'y étais inscrit le mois dernier, alors que je cherchais activement un modèle de type fixie, au prix maximum de deux cents euros, sur Grenoble et dans un rayon de dix kilomètres autour de la ville – j'avais d'ailleurs paramétré une recherche automatique sur la base de ces quelques critères simples.

La notification, donc, m'avertissait fort logiquement de la toute récente mise en ligne d'une annonce répondant pile-poil à ma requête. En deux ou trois clics réalisés depuis la terrasse du café où je me trouvais actuellement et dans un état mental que je n'hésiterais pas à qualifier d'extatique, j'ai pu visualiser sur le site web les cinq photos laissées par le vendeur, ainsi que le court texte présentant son vélo d'occasion. Il s'agissait bel et bien d'un fixie – et même, chose rare, d'un vrai, c'est-à-dire à pignon fixe uniquement –, de marque indéterminée, avec un cadre de course bleu foncé de taille 59 centimètres, ce qui risquait d'être bien trop grand pour moi. C'était son seul défaut, mais un défaut « de taille », si j'ose dire.

Et, pourtant, j'ai aussitôt répondu positivement à l'annonce, sans doute intérieurement convaincu par les lignes particulièrement épurées de ce si beau vélo fixie... Dans la foulée, et pour être sûr de ne pas rater cette occasion en or, je payai le vendeur à l'avance, directement sur le site web – chose rare, paraît-il, pour ce type de transaction entre particuliers. Sur la terrasse toujours aussi ensoleillée du café, j'ai tenté ridiculement de me cacher de mes voisins de gauche et de droite, qui peut-être se demandaient ce que je pouvais bien foutre, penché au-dessus de l'écran de mon téléphone portable depuis dix bonnes minutes, CB à la main, alors que ma boisson refroidissait inexorablement dans sa tasse laissée seule...

Cela faisait tout de même pas moins de deux vélos achetés en à peine plus d'une heure. J'étais un peu nerveux. Cela pouvait se comprendre, non ?

Cette « affaire » ne s'arrête cependant pas là. Après avoir récupéré en début d'après-midi mes deux nouvelles acquisitions du jour, au moyen d'une camionnette prêtée par un voisin compréhensif – lui aussi est un passionné fou de la « petite reine » –, il s'est trouvé, étonnamment, que ce même voisin cherchait à vendre son actuel vélo, un électrique, du fait qu'il avait l'opportunité d'en

acquérir un tout neuf et plus récent par le biais de son travail. Bref, il m'a montré une bien belle bécane, massive et confortable, de marque Gitane et fabriquée en France – un modèle conçu initialement pour les postiers –, retapée et repeinte en vert par la même association qui m'avait vendu le VTC Lapierre, ce même matin-là... La batterie n'avait certes pas une grande autonomie, mais suffisamment pour envisager des petits trajets de type domicile-travail. Et puis, il fallait bien l'admettre, mon voisin vendait ce magnifique vélo électrique à un prix très raisonnable.

Alors je le lui ai acheté – « jamais deux sans trois » m'a-t-il glissé malicieusement à l'oreille.

Ah si seulement j'avais su m'arrêter à trois !...

À l'eau

Il est trop tard pour rattraper les groupes du matin, et trop tôt pour se joindre à ceux de l'après-midi. Plus bas dans la vallée, j'entends quelques cris joyeux, certainement des touristes qui se mouillent dans l'eau fraîche du fameux canyon des Oulles, que je ne connais pas encore.

Je dois pourtant y mener mon premier groupe, demain matin, un trois juillet précisément, et il est bien sûr inconcevable de ne pas repérer le parcours au préalable. Alors, bien que seul et ignorant, je décide en quelque sorte de me jeter à l'eau. Ah oui, je suis moniteur de canyoning, depuis tout juste un mois, et c'est ici ma première saison.

J'ai pour seul descriptif un vieux topo, donné l'avant-veille par mon oncle, qui avait aussi fait quelques saisons de canyoning dans le coin, il y a plus de trente ans. Une piste descendante, carrossable sur le papier, est désormais impraticable à tout véhicule. À l'inverse, la sente lui faisant suite, à peine visible d'après le descriptif, s'avère maintenant un sentier bien tracé, sans doute en raison du passage des nombreux adeptes du canyoning.

Ce qui n'a pas changé, c'est la rencontre tout en douceur avec le cours d'eau des Oulles, un simple ruisseau à cet endroit, pas même un torrent, qui serpente mollement sous un épais sous-bois. Sa rencontre marque la fin du sentier et de la marche d'approche, et bientôt le début du canyon à proprement dit.

Les Oulles prennent leur source à seulement trois kilomètres de là, au pied d'une montagne schisteuse du même nom, dont je perçois tout juste le sommet gris émerger au-dessus de la frondaison des arbres. L'eau semble ici teinte du sombre des pierres et des feuilles mêlées. Mes chaussures aux couleurs criardes s'enfoncent dans le limon brun et moelleux qui tapisse le fond du cours d'eau.

C'est sans doute sur ce replat peu profond qu'il faut laisser les touristes se mouiller, c'est-à-dire faire entrer l'eau dans leurs combinaisons néoprènes pour qu'ils s'habituent à sa fraîcheur, vive même en été. Je fais comme eux, repérant les endroits les plus adaptés, car il me faudra les suggérer à mes premiers clients, demain matin. Puis je reprends ma marche, suivant l'itinéraire le plus marqué par les piétinements des groupes.

Plus bas, le vieux topo prévient que le départ bucolique s'achève brutalement au sommet de la première cascade. L'encaissement soudain du canyon fait alors songer à une nuit qui tomberait en quelques secondes seulement, ou encore à l'un de ces orages de montagne qui s'abattent sans avertir. Pour l'instant, nuit et orage se trouvent à une vingtaine de mètres plus bas, dans ce bief

étroit où l'eau se jette bruyamment et d'un seul jet, frappant dans son élan furieux l'une des deux parois du canyon.

Non loin du sommet de cette première cascade, je distingue sans peine un anneau de corde rouge vif, fixé autour d'un gros arbre qui se penche tranquillement au-dessus du vide. Ce relais naturel doit permettre de descendre en rappel vers l'ancre du diable, toujours à en croire l'avertissement quelque peu grandiloquent du vieux topo. À entendre les rires des touristes, plus bas dans le canyon, l'enfer ne semble pas si désagréable par ici.

Pour l'heure, je passe consciencieusement dans le relais du gros arbre penché ma corde, puis je la laisse descendre jusqu'à ce qu'elle soit à fleur d'eau, comme on me l'a appris lors de ma récente formation. Enfin j'installe mon descendeur sur la corde désormais prête à m'accueillir pour un rappel en fil d'araignée, loin de la paroi du canyon, bien concave à cet endroit.

Ma descente s'achève par un joli plouf dans l'eau désormais vert foncé. Une écume blanchâtre provenant de la puissante cascade, une dizaine de mètres en amont de l'arrivée du rappel, parcourt toute la surface du bief. Un souffle froid semble emprisonné par les deux masses de pierre qui me surplombent, de chaque côté du canyon. Je tire ma corde vivement, comme pour détourner mon attention de cet univers intimidant. Les cris et les rires des touristes ne comptent plus ; ils sont de toute façon couverts par le brouhaha de la première cascade, et, déjà, de la seconde, tout ou bout du bief.

Une fois ma corde repliée dans mon sac à dos, je nage en quelques brasses jusqu'à la curiosité géologique qui marque le sommet de la deuxième cascade. Ici se dresse ce que le vieux topo appelle la selle de cheval, un gros bloc rocheux dont la forme peut effectivement évoquer cet équipement équestre. Ce bloc coince ferme le bief et impose à l'eau de passer à sa droite et à sa gauche. De fait, deux jets jaillissent ensuite de part et d'autre, pour se réunir en un seul et même rideau d'eau, qui achève sa chute une dizaine de mètres plus bas, dans une belle vasque toute ronde, immédiatement suivie par une troisième cascade.

Mais je n'en suis pas encore là. Pour l'heure, j'escalade non sans mal l'un des côtés de la selle de cheval, pour m'apercevoir, une fois tout en haut, qu'un autre comporte quelques bonnes marches taillées dans le rocher, sans doute par des moniteurs de canyoning du coin désireux de faciliter l'escalade à leurs clients – je saurai m'en souvenir ! Désormais debout sur la selle, je contemple dix mètres plus bas la vasque dans laquelle un saut est censé être possible. Oui, mais où exactement ? Un doute m'assaille : au milieu, plus près du bord, à droite ou à gauche ? Je ne suis plus sûr de ma mémoire et de ce que j'ai lu dans le vieux topo, tout à l'heure sur le parking.

Bah, aucune importance ! J'ai pensé à tout, tel un professionnel que je suis désormais... Le topo est bien au sec dans mon sac, plus précisément dans un bidon étanche placé au fond. J'enlève la

corde qui en gêne l'accès, je sors le fameux bidon, je le coince entre mes genoux et je dévisse le couvercle. Le voici ce bon vieux topo ! Confortablement assis sur la selle de cheval, je l'ouvre à la bonne page et vais aussitôt à la ligne décrivant le franchissement de la seconde cascade du canyon des Oulles : saut possible du haut de la selle de cheval, en plein milieu de la vasque, attention aux blocs qui affleurent près des bords !

Et bien parfait ! Je remets le topo dans le bidon étanche, je referme ce dernier, je le range dans mon sac, que je balance sans attendre dans la vasque toute ronde. Je me redresse fièrement sur la selle de cheval et je saute aussitôt, avec souplesse, avant de me contracter – droit comme un I – au moment de l'impact dans l'eau. Beau saut, bien au milieu !

Avec entrain, je récupère mon sac qui flotte et tourne tranquillement dans l'eau verte et mousseuse de la vasque – bizarrement léger ce sac... Une pensée d'horreur et un regard de désespoir quasi simultanés : ma corde, là-haut, posée sur l'arrière de cette maudite selle de cheval, bêtement oubliée ! Entre elle et moi, maintenant, dix mètres de rocher poli par l'eau, un véritable marbre noirâtre sans aucune aspérité, sans aucun espoir de l'escalader. Et, en aval, une cascade de trente mètres, infranchissable sans corde. La haine ! Coincé là comme un débutant, un vrai touriste !

J'ai attendu trois bonnes heures le premier groupe de l'après-midi. Que pouvais-je faire d'autre ? Rien. Ironie du sort, c'est le patron du bureau de moniteurs avec lequel je dois commencer demain matin ma saison estivale de canyoning qui est arrivé en premier, avec son groupe de touristes. Il a vu ma corde, puis moi en bas. Il a rigolé.

Il a été sympa, il m'a discrètement balancé cette foutue corde, sans rien dire à ses clients qui patientaient derrière la selle de cheval. Transi de froid, j'ai ainsi pu continuer et achever avec eux ma première descente du canyon des Oulles.

Le soir, j'ai payé quelques bières à mon futur patron, pour le remercier du sauvetage et aussi du repérage de ce jour... Il m'a expliqué l'origine du mot Oulles, marmites en patois local. Dès le lendemain matin, et durant toute cette première saison estivale, j'ai médité sur le caractère quelque peu anthropophage de ce canyon, n'oubliant plus de garder ma corde bien avec moi, comme pour conjurer le mauvais sort.

Frérot

Il y avait chez lui un je-ne-sais-quoi d'agaçant, curieux mélange d'insolence et de timidité à la fois. La météo s'annonçait à l'avenant : changeante, imprévisible.

— Il va sans dire, Didier, que moi seul déciderai si nous pouvons ou non poursuivre la course, y compris pour cette première journée d'approche.

— J'ai bien lu les conditions générales de vente, c'est parfaitement clair pour moi.

Alexis fit claquer la porte arrière de son van, un VW bleu anthracite, floqué du nom du Bureau des Guides auquel il appartenait depuis peu. Nous avons quitté le parking de la Bérarde en tout début d'après-midi, mais la vallée, devant et derrière nous, était déjà plongée dans une demi-obscurité – l'orage tournait et grondait non loin, sous des paquets de nuages de plus en plus noirs.

— C'est marrant de choisir juin pour faire cette course, enfin disons que c'est pas banal. Y a encore pas mal de neige sur les Arêtes de la Meije. En général, on attend plutôt juillet ou août, ou même septembre, quand c'est plus sec.

— L'avantage, en juin, c'est que les journées sont longues...

— Et les orages nombreux ! Espérons qu'on se fera pas prendre avant d'arriver au refuge.

Nous passions d'abord devant celui du Chatelleret, niché dans le fond plat et caillouteux du Vallon des Étançons.

— Regarde bien, Didier, on aperçoit le Promontoire, la tâche blanchâtre qui se détache tout là-haut. Il porte bien son nom celui-ci !

Du bout pointu de son bâton de marche, Alexis me désignait l'objectif de cette première journée. J'étais monté à ce refuge il y a quarante ans. Il paraît qu'il a été rénové depuis. Peut-être pour détourner mon esprit anxieux des difficultés de la haute-montagne qui nous attendraient forcément durant ces deux jours, je tentais de me souvenir de l'intérieur du Promontoire.

— Et alors, Didier, tu ne m'as toujours pas dit pourquoi juin ?

— J'ai deux semaines de congés imposées en août, et je les passe toujours avec mes trois enfants. Et sinon je n'avais pas trop le choix : pour prendre quelques jours supplémentaires en été, c'était juin ou rien.

— Ah, d'accord... Soit dit en passant, on n'est pas encore en été, on est que le quinze juin ! Mais dis-moi, Didier, tes gamins, ils ont quel âge ?

— Pas beaucoup moins que toi, Alexis, pas beaucoup moins...

Tout en disant cela, je me rendais compte de l'absurdité de mon explication : quel père de soixante balais passe « toujours » deux semaines de vacances en été avec ses trois enfants de près de trente ans !?

— Et sinon, Didier, j'ai vu sur ta fiche que tu grimpes plutôt fort : 7A bloc, c'est pas rien ! Ce sera utile au-dessus du Glacier Carré, y a quelques pas en dalle pas faciles, surtout avec la neige. Enfin, rien à voir avec du 7A bloc !

— La Forêt de Fontainebleau, c'est un peu mon jardin. Faut dire qu'à Paris, y a pas grand-chose d'autre à grimper...

— T'as quand même fait pas mal de courses avec le Bureau des Guides, en été comme en hiver, et depuis un sacré bout de temps ! Didier, je crois bien que t'es un de nos plus anciens et fidèles clients !

Désormais, avec l'informatique, n'importe quel guide de haute-montagne fraîchement diplômé était en mesure d'en savoir parfois bien plus sur son client que son client lui-même. Mais nous n'avons pas pu détailler davantage la liste de mes courses en haute-montagne, car les premières gouttes de pluie, cinglantes et glaciales, s'abattirent sur nous, poussées par les rafales d'un vent tourbillonnant, un vent qui semblait venir de plus haut, s'engouffrant par la Brèche de la Meije pour descendre en quelques instants seulement jusqu'au fond du Vallon des Étançons, où nous nous trouvions encore. Nous ne marchions que depuis trois heures à peine, mais une espèce de nuit tombait déjà sur la montagne.

— Et merde, le voilà plus tôt que prévu ce putain d'orage ! Allons nous réfugier sous ce gros bloc, en attendant de voir comment ça tourne...

Une fois à l'abri sous la masse rocheuse, nous avons sorti de nos sacs à dos polaires et gore-tex, moins pour la pluie que pour le froid, qui se faisait de plus en plus vigoureux.

— Et la grêle maintenant ! Manque plus que la neige et ce sera le pompon !

Elle est effectivement arrivée, quand le vent se fut calmé et que l'épaisse couverture nuageuse a semblé nous engloutir tout entiers. Nous ne voyions plus à trois mètres. Le chemin blanchissait et la température dégringolait, encore et encore.

Nous avons attendu bien trente minutes, puis une heure. Alexis avait sorti son réchaud et faisait bouillir de l'eau, pour un café.

— On s'en boit un et si le temps ne s'améliore pas d'ici là, c'est que c'est cuit pour aujourd'hui. Il ne faut même pas penser emprunter le sentier direct pour atteindre le refuge, pas avec cette foutue neige... Quant à faire le tour par le glacier, c'est la nuit qui nous prendrait avant d'arriver à bon port.

On a bu silencieusement un café brûlant, sous notre bloc au bord du chemin, à moins de trois heures de marche du parking. La neige ne s'est pas arrêtée, bien au contraire. De nouvelles bourrasques ont amené des nuages encore plus épais, le tout dans un froid encore plus glacial.

— Et ben allez, retour au bercail ! Désolé Didier, mais la météo en juin, c'est toujours du pile ou face... On a tiré le mauvais côté pour ce coup-ci !

Je l'ai suivi de près jusqu'au van. Avec cette purée de pois, on aurait pu se perdre, même ici, au fond de la vallée.

— On va au moins boire un coup à la Cordée, histoire de se réchauffer un peu !

— OK ça marche.

La Cordée était un fameux café d'alpinistes situé au cœur de Saint-Christophe, un village à quelques kilomètres au-dessous de la Bérarde. C'était le seul ouvert toute l'année, y compris mi-juin, y compris s'il faisait un temps exécrable, comme aujourd'hui. Nous nous sommes attablés dans la salle du fond, sans fenêtres. Il y avait ici tout un bric-à-brac en lien avec la montagne : vieux piolets et crampons, livres récents ou anciens, et bien sûr quelques alpinistes en chairs et en os, dont un collègue d'Alexis avec sa cliente.

— Salut le jeune, alors tu t'es fait prendre par le mauvais comme nous ?

— Oui, mais à la sortie du Vallon des Étançons, alors pas de problème. Ça fait juste chier, c'est pas ce qu'était annoncé ce matin...

— Ah la météo en juin !

Sur ces sages paroles, nous avons commandé une pinte de bière chacun.

— À ta santé et à cette course avortée, Didier ! La plus courte que j'ai faite, assurément ! Bah, mieux vaut en rire, non ?

L'éclat cristallin des deux grands verres s'entrechoquant fut ma seule réponse.

— Bon, ben du coup, mettons tout de suite au clair les aspects financiers, histoire de pas s'emmerder avec ça : la journée d'aujourd'hui est due puisqu'on a commencé l'approche, par contre celle de demain te sera intégralement remboursée, ça te va comme ça Didier ? En quelque sorte du cinquante cinquante...

— C'est parfait pour moi.

J'avais bien lu les conditions générales de vente, Alexis aussi, alors tout était clair.

Après une bière, puis une seconde, et même une troisième, mon guide est revenu sur cette histoire de juin.

— Putain, mec, ça me ferait trop plaisir qu'on y retourne ensemble à ces foutues Arrêtes de la Meije, mais t'aurais pas un autre créneau que juin !?

Peut-être aidé par l'alcool, à moins que ce ne fut par l'ambiance très particulière de la Cordée, j'ai enfin osé sortir de ma poche une photo un peu jaunie, que j'ai posé sur la table, devant les yeux intrigués d'Alexis.

— C'est moi et mon frère Joël, au sommet de la Meije, un seize juin précisément, ça fera quarante ans demain, jour pour jour. C'était notre première course vraiment technique. On avait tout juste vingt ans et plein de projets en tête, comme celui de passer le guide, comme toi. Mais Joël est mort le mois suivant, dans un stupide accident de voiture, à Paris. La Meije, c'était notre dernière course en montagne ensemble. Alors c'est pour ça que je voulais déposer cette photo, demain seize juin, au sommet. Mais c'est stupide cette histoire de date anniversaire, dans le fond je m'en fous...

— Du coup, Didier, on voit pour août ?

— OK Alexis !

Un choix

« Ne t'en va pas, Martin, ne laisse pas ton silence creuser davantage le vide qui nous sépare... »

Je lève ma tête du papier fin et parfumé, de l'écriture serrée. Face à moi, le Pic du Rouget prend les premiers rayons du soleil matinal.

— Bouge ton derrière, Martin, c'est plus l'heure de rêvasser !

Je plie le courrier de Manon, pour le ranger tout au fond de ma poche de pantalon.

— J'arrive, Léonore, j'arrive...

La vieille paysanne porte une masse qui doit peser bien plus lourd qu'elle.

— Prends ça, gamin. Je tiens les piquets et toi tu frappes dessus. Et t'avise pas de m'en foutre un coup sur les doigts, sinon gare à tes fesses !

Remettre d'aplomb l'enclos des chèvres nous occupe une bonne partie de la matinée. Il faut dire que la tempête, ces derniers jours, a durement touché notre village. Le mauvais temps a fini par s'en aller, plus au nord. Depuis, une épaisse couche de neige fraîche recouvre les sommets alentours. En bas, la terre est détrempée.

— Quelle gadoue ! Les piquets s'y enfoncent comme dans du beurre... Encore bien heureux, parce qu'y en a presque plus un de debout ! Allez gamin, on a assez bossé, on l'a méritée notre gnôle !

La vieille Léonore sort de son baluchon sa fameuse bouteille au verre épais et verdâtre. Elle contient un liquide de la même couleur peu avenante. C'est un alcool fort qu'elle distille elle-même, dans sa cave. Puis elle coupe deux belles tranches de pain d'épice, lui aussi fait maison.

— Tiens gamin, pour faire passer ma gnôle !

Il faut bien ça... Comme d'habitude je tousse et je rougis en avalant une gorgée de son terrible breuvage. Comme d'habitude elle rigole de bon cœur.

— C'est pas tout, mon brave Martin, mais j'ai du travail qui m'attend au village. Je te laisse mes chèvres, prends-en soin ! Et, cet après-midi, n'oublie pas de les emmener aux Prés Hauts, histoire qu'elles broutent des fleurs, ça donne bon goût à leur lait.

« Rappelle-toi nos caresses, Martin, rappelle-toi nos mots doux, rappelle-toi nos promesses... »

Sitôt la vieille Léonore suffisamment loin, je range la lettre de Manon et je bondis tel un cabri à travers champs, laissant les chèvres brouter seules. Dans deux ou trois heures, comme prévu, je les emmènerai aux Prés Hauts – ni vu ni connu.

En attendant, je rejoins le pied de la face sud du Pic du Rouget. C'est une falaise ocre et bien raide, qui s'élève au-dessus des alpages sur près deux cents mètres, telle une énorme masse vivante surgie des profondeurs et pétrifiée en plein ciel.

Je commence à grimper sur le rocher avec l'avidité des passionnés, celle qui transforme le moindre mouvement du corps en inoubliable conquête. Depuis plus d'un an, c'est ainsi que j'ai escaladé la plupart des montagnes alentours.

Pour l'heure, une réalité plus terre-à-terre s'impose à moi : cette neige fraîche, tombée en abondance ces derniers jours, et qui colle au rocher sommital, à une grosse centaine de mètres au-dessus de ma tête. D'un bref regard, je visualise sa blancheur immaculée, qui scintille sous le soleil ardent et qui semble me narguer impitoyablement – « et non, le sommet ne sera pas pour aujourd'hui, une autre fois peut-être... »

Je devrais davantage prêter attention aux coulées d'eau qui commencent à zébrer la falaise tout autour de moi. Je sais d'où elles viennent : de cette maudite neige, plus haut, qui fond inexorablement sous l'effet des rayons du soleil. Il s'agit d'un phénomène banalement physique, accentué par un vent chaud venu du sud, et qui souffle de plus en plus fort.

Mais je ne veux rien voir, et encore moins savoir. Je zigzague rageusement entre les coulées d'eau, pour finalement me résoudre à grimper sur du rocher mouillé. Bientôt, c'est toute la falaise qui dégouline d'une eau de fonte glaciale.

Le beau rocher ocre et granuleux du début est devenu noir et poisseux. Première alerte sérieuse : mon pied gauche qui glisse sans prévenir, et dans le même temps mes deux mains qui serrent des prises plus que de raison. Fort heureusement, mes mains tiennent, mais jusqu'à quand ? Redescendre ? Non, c'est trop tard, et trop dangereux.

Quel maudit prétentieux ! L'adrénaline, en quelques secondes, envahit tout mon corps, de ma tête jusqu'à mes pieds. Imbécile aveugle !! Ne rien céder, ne pas paniquer : ce serait pire que tout, je le sais bien. C'est du vécu de grimpeur solitaire, le mien depuis plus d'un an, et pourtant... Incrédule !!!

Stop. Il faut garder son calme, se concentrer sur l'instant présent, pour trouver des solutions concrètes. Des faits, et rien d'autre.

Un rideau d'eau glaciale tombe désormais sans discontinuer sur ma tête nue. J'aperçois alors, à quelques dizaines de mètres à ma droite, une minuscule grotte, perdue comme moi au beau milieu de la paroi.

Je traverse jusqu'à elle dans un état second. Finie la douce euphorie des premiers instants d'ascension. La conquête s'est muée en défaite. C'est à présent la survie plus que la vie...

Enfin assis tout au fond de ce vague renforcement dans la roche, je peux envisager la suite un peu plus sereinement. Devant moi, toujours le même rideau d'eau, plus fort que jamais. Mais, désormais, il ne tombe plus sur ma tête. C'est déjà ça.

Tout en bas, dans l'herbe verte, je visualise à peu près les chèvres. Elles ne sont pas prêtes de me revoir, pas plus que d'aller brouter leurs fleurs aux Prés Hauts. Quand la vieille Léonore saura ça, bonjour la dérouillée !

« Ne deviens pas Guide Soldat, Martin, ne rejoins pas le Nid d'Aigle, ne consacre pas ta vie à la montagne et à l'armée, ne prête pas serment comme tous ces fous, reste avec moi !... »

Maintenant que j'ai fini de la lire, je roule en boule la lettre de Manon, et je la jette aussitôt dans le vide.

Le rideau d'eau, devant moi, a disparu. L'après-midi s'achève. La neige a presque fini de fondre. Le rocher sèche tout doucement, après six ou sept heures d'un franc soleil. Bientôt, j'espère pouvoir quitter ma petite grotte.

Les chèvres sont toujours en bas. Elles broutent tranquillement dans leur pré. Et la vieille Léonore ne devrait pas tarder à pointer le bout de son nez... Aïe, aïe, aïe !

En attendant, toujours coincé là-haut, je me remémore ma promesse : demain matin, je dois effectivement monter au Nid d'Aigle, ce fameux centre de formation à la haute-montagne piloté par l'armée de terre. Je vais y prêter serment. Mon choix est fait. Rien ni personne ne s'y opposera, pas même Manon.

Après mon serment, et avant de devenir officiellement Guide Soldat, il me faudra passer toute une série d'épreuves, physiques autant que morales, dont une, déterminante, d'escalade en solitaire. Je m'y prépare tous les jours, depuis plus d'un an, avec passion et détermination, m'entraînant à grimper ici ou là, quelles que soient les conditions en montagne. La preuve aujourd'hui !...

Enfin, je monterai au Nid d'Aigle demain matin, si et seulement si le Pic du Rouget veut bien me libérer d'ici là, et à condition que Léonore ne me tue pas une fois arrivé en bas... Pour peu qu'elle ait un peu trop abusé de sa gnôle, la vieille paysanne pourrait s'avérer plus intraitable que toutes les montagnes réunies !

Sans doute poussé par la crainte de cet ultime châtiment, je finis non sans mal par redescendre du Pic du Rouget. J'ai même le temps – oh miracle ! – d'emmener les chèvres aux Prés Hauts, juste avant que Léonore ne débarque, à la tombée du jour.

— Alors gamin, tout s'est bien passé pour toi ? Tiens, il me reste un peu de gnôle, si t'en veux ?
...

Pour une fois, je ne me suis pas fait prier pour boire cul-sec une bonne rasade de son infâme breuvage verdâtre. Dans ma tête quelque peu confuse raisonne déjà le fameux serment que je clamerai haut et fort demain matin : « Guide Soldat, homme de la montagne pour toujours, je m'engage à servir le Nid d'Aigle et l'armée jusqu'à la fin de mes jours ! »

Opération spéciale

Ils étaient deux, à peine plus âgés que moi, en faction à ce carrefour qui m'était familier. D'ici partait l'étroit chemin d'accès à mon village d'enfance, là-haut dans la montagne.

Demain, il ne serait plus. Fini, dynamité, rasé de la carte. C'est ce qui expliquait la présence de ces deux trous. Et la mienne.

À les voir, ils risquaient plus de mourir d'ennui que d'autre chose. J'étais sans doute la première et dernière personne de la journée à me pointer ici.

— On ne passe pas, monsieur, la piste est coupée.

— Je le vois bien, mais j'aimerais juste saluer une dernière fois mon village natal.

— Pas moyen. Les ordres sont les ordres.

— Je connais aussi bien que vous la dure loi militaire, camarades...

De sous ma veste de civil, je sortais innocemment mon poignard de combat, à la garde incrustée des trois cristaux verts distinctifs du corps d'élite auquel j'appartenais, depuis près de dix ans déjà.

— Une heure, camarade, et pas une minute de plus. En cas de problème, on ne s'est jamais vu.

— Bien compris les gars. Et merci pour le coup de pouce.

D'une pichenette du mien, j'envoyais en leur direction une piécette d'or. De quoi se payer deux ou trois coups à boire lors de leur prochaine permission.

Mon village n'avait pas tant changé. Les maisons étaient toujours là, mais étrangement désertes.

L'évacuation avait eu lieu récemment, il y a trois jours selon mes informateurs. La nature n'avait pas encore repris ses droits. À vrai dire, elle n'en aurait pas le temps. Les dynamiteurs se chargeraient de tout démolir avant.

Ils avaient d'ailleurs tout préparé pour demain. Une énorme caisse en bois trônait au beau milieu de la place centrale du village. Bien cadenassée, elle était pleine à craquer d'explosifs.

Le bassin de la fontaine, en pierre, était toujours fendue. C'était à cause du gel, lors de ces trois fameux hivers qu'on avait fort justement appelés « le trio infernal ». Je m'étais cassé de mon village juste après le dernier, au printemps, à la fonte des neiges, pour rejoindre l'armée.

Un peu plus haut, j'ai aperçu ma maison d'enfance. Pas changée non plus. Sauf la grange, affublée d'un ridicule clocher jaune. Il faut dire que mon dévot de frère, sitôt après mon départ, puis la mort de nos vieux, avait cru bon de la léguer à une obscure secte.

« T'avais qu'à pas partir si tu voulais t'opposer aux lubies de ton frère », m'avait un jour dit mon camarade de chambrée, sans doute fatigué de m'entendre râler. Il n'avait pas tort. Et c'est bien pour

cela que je revenais ici tout à fait seul, avec pour unique objectif de saluer mes amies les pierres et les plantes. Éventuellement les animaux, s'ils ne se montraient pas trop bavards...

— Hé, monsieur, venez voir s'il vous plaît !

Raté pour la tranquillité. Décidément, ces deux troufions, en bas, ne servaient à rien. Une vraie passoire leur barrage ! Même une gamine d'à peine dix ans s'était jouée d'eux... Elle venait de sortir de derrière un arbre.

— Qu'est-ce que tu fous là, petite ? Tu sais pas que c'est strictement interdit de se balader dans le coin ? Demain, ils font tout péter ! Allez, casse-toi vite d'ici !

— Bien sûr que je le sais ! J'habitais ici, sur la place, en face de la fontaine.

— T'es donc une Gianoli... Peu importe, ça change rien ! T'as pas croisé deux bidasses, plus bas sur la piste ? « On ne passe pas, les ordres sont les ordres », qu'ils ont dit...

— C'est à cause de mon chat, monsieur. Il est là-haut, dans cet arbre, depuis trois jours. Il y est monté quand on nous a évacués. Depuis, il ne veut plus redescendre. C'est la deuxième fois que je viens ici pour essayer de le déloger, mais rien à faire. J'ai tenté avec de la viande, du lait, mais il bouge pas de sa branche. Aidez-moi, monsieur, s'il vous plaît...

La bestiole se trouvait effectivement tout en haut du platane, à l'angle nord de la place centrale.

— Hum, hum, on peut dire qu'il sait grimper celui-là ! Enfin, normal pour un chat...

Tout en débitant des banalités, j'ai jeté un rapide coup d'œil à la gamine, histoire d'évaluer son degré de motivation à récupérer sa bestiole. Évidemment, je n'ai pas eu trop de doute, tout comme elle. Elle n'était pas montée jusqu'ici pour rien, et deux fois qui plus est... Et puis ses yeux, des yeux de chatons, si l'on pouvait dire en pareille occasion, à qui l'on ne pouvait pas dire non.

— Je vais grimper à ce foutu arbre, petite, y a que ça à faire. Ça te va ?

Sa tête hochait vigoureusement de bas en haut, avec un sourire plein de dents blanches pour parfaire le tableau, craquant à souhait.

J'ai grimacé en songeant que je ne m'étais finalement pas farci dix années d'entraînement à l'escalade au sein de ma troupe d'élite pour rien. J'espérais juste que mes chefs n'auraient jamais vent de mon opération du jour.

Fichtre, un platane a le tronc bien plus lisse que n'importe quel autre arbre, et que n'importe quel bout de rocher aussi. Heureusement qu'il y a des branches, que j'ai réussi à atteindre après les cinq ou six premiers mètres, franchis en me collant et en me frottant de près à ce foutu gros tronc tout lisse. Un peu équivoque comme technique, j'en conviens, mais je n'ai pas trouvé mieux.

Je suis allé plus vite ensuite, l'honneur était presque sauf. Par contre, j'ai commencé à éternuer. Mes yeux me piquaient de plus en plus, mon nez s'est mis à couler comme une fontaine. Je me suis

rappelé que, minot, j'étais déjà allergique à l'espèce de duvet blanchâtre situé sous les feuilles de ces charmants arbres... Ça n'avait pas changé.

Enfin, ça y est, j'étais à hauteur de ce vilain matou. Il a soufflé méchamment en me voyant arriver, l'ingrat. Je l'ai regardé d'un sale œil, histoire de lui montrer qui était le patron.

Je me suis contorsionné comme une chenille sur les tous derniers mètres, le long d'une branche horizontale, bien trop souple à mon goût. Évidemment, ce maudit chat a encore reculé, jusqu'à ce que ladite branche se plie presque à angle droit.

— Putain de connard de matou, tu vas rester en place !

J'étais pas d'humeur à garder mon calme, et la présence d'oreilles innocentes, en bas, n'y changeait rien. Mais le chat s'avérait aussi têtue que moi, reculant encore et encore tout en soufflant toujours plus son ingratitude, le salaud...

CRAC !

— Et MEEEEEEERDE !...

On s'est retrouvé au sol, dix mètres plus bas, avec la branche entre nous deux, brisée bien net.

J'ai dû mettre quelques secondes ou minutes à reprendre mes esprits. Quand j'ai relevé ma tête, j'ai vu cette saloperie de matou dans les bras de la gamine. Il ronronnait maintenant, et se faisait caresser comme un roi. Moi, je pouvais bien crever.

Ce que je ne fis pas. Un miracle après une telle chute ! La môme ne semblait pas s'inquiéter plus que cela de mon sort. Bah, elle avait retrouvé son chat...

Elle a quand même sorti de sa besace une belle tranche de pain et un gros morceau de fromage, qu'elle avait chapardés à ses vieux avant de venir ici. Adossés au tronc du fameux platane, on a partagé sa ration. J'avoue que c'était plutôt chouette.

On a déguerpi quand on a entendu arriver les deux troufions de tout à l'heure. Il faut dire que je n'avais pas vu le temps passer. Ils devaient s'impatienter.

J'ai suivi la gamine, qui connaissait le coin comme sa poche, un peu comme moi dix ans en arrière. On est passé par le bois noir. Ne me demandez pas pourquoi on l'appelle comme ça, je ne m'en souviens plus. Les souvenirs s'effacent, bien sûr...

On s'est séparé une fois revenus sur la piste principale, au fond du vallon. Elle devait rejoindre sa famille dans les baraquements provisoires de la future mine, qui serait creusée dans quelques semaines, juste au-dessus du village qu'on venait à peine de quitter. Notre village.

C'est pour cette raison qu'il allait, pas plus tard que demain, être dynamité et rasé, histoire de faire place nette.

Je n'ai pas eu le courage de lui dire que je devais revenir ici dans peu de temps, avec ma troupe d'élite, afin de sécuriser l'accès à la future mine, là-haut dans la montagne.

C'était ma prochaine mission, et les ordres sont les ordres, n'est-ce pas ?

Kiki

On l'appelait Kiki Montjeot, ou plus simplement Kiki. Il habitait non loin du canal de Bourgogne, dans un pavillon de plain-pied, qu'il avait fait construire voici douze ans, peu après son arrivée à Lamié.

Il était originaire de Belleville, à l'est de Paris, où ses parents vivaient toujours. Il avait été envoyé dans cette petite ville de l'Yonne par la compagnie d'assurance qui l'employait auparavant dans la capitale. Une place d'agent général venait de se libérer à Lamié, du fait d'un départ à la retraite. L'affaire était modeste, mais c'était le rêve de Kiki de travailler à son compte, comme ses parents, tous deux épiciers bien connus de Belleville.

Il avait vingt-huit ans quand il était arrivé à Lamié. Avec son costume beige toujours parfaitement repassé et sa cravate grise nouée serrée autour de son cou, on ne risquait pas de le rater. Lamié était à l'époque une commune encore très rurale et agricole, et même les quelques salariés de l'unique banque ne s'habillaient pas comme Kiki.

Mais lui était agent général d'assurance – le seul de la ville évidemment – et il prenait son métier très à cœur. Il avait une salariée, madame Royer, veuve depuis une vingtaine d'années, qui ne parlait guère.

Kiki n'était pas bien bavard non plus, sauf pour le café, qu'il prenait à heure régulière, au bistrot de la mairie, deux fois dans la journée, à sept heures et treize heures. Il déjeunait toujours à l'agence, seul et sur le pouce, souvent d'un simple sandwich jambon beurre.

Célibataire, on ne lui connaissait aucune liaison amoureuse. Son unique loisir semblait la pêche, qu'il pratiquait en solitaire, tous les soirs après son travail, et chaque dimanche – son seul jour de repos. Il posait toujours ses deux lignes au même endroit, en rive gauche du canal, à équidistance des écluses de Chareau et de Moulon, deux hameaux situés à un kilomètre au sud et au nord de Lamié.

Ce fut précisément ici, le jeudi huit mai dix-neuf-cent-quatre-vingt à vingt-deux heures, que monsieur Jacquier retrouva le corps sans vie de Kiki. Chaque soir, le long du canal, monsieur Jacquier, retraité des chemins de fer, avait coutume de promener son chien. L'enquête fut confiée au commissaire Paulet, d'Auxerre, qui se rendit sur les lieux du crime peu avant minuit.

Car c'est bien d'un crime dont il s'agissait, et même d'un crime particulièrement sanglant, puisque le médecin légiste comptabilisa jusqu'à cinquante coups de couteau, la plupart portés au tronc et à la tête de Kiki. Élément non-négligeable, deux lames différentes avaient occasionné ces nombreuses plaies, à parts quasiment égales.

Le lendemain soir, dans son bureau d'Auxerre, le commissaire Paulet méditait sur cette particularité du crime, concluant qu'il pouvait s'agir d'un même assaillant armé de deux couteaux, ou plus certainement de deux assaillants distincts. Mais, dans tous les cas, pourquoi ici, le long de ce canal accessible qu'à pieds, et pourquoi à l'encontre de ce débonnaire agent général d'assurance de quarante ans ?

Au cours de cette même journée, le commissaire Paulet et ses cinq inspecteurs avaient interrogé toutes les connaissances plus ou moins directes de Kiki Montjeot, de manière méticuleuse, selon la fameuse règle des cercles concentriques. Cela n'avait rien donné de concluant. À Belleville, les parents de la victime avaient été informés de la mort de leur fils, par un inspecteur parisien diligenté par le commissaire Paulet. Le vieux couple, ravagé par la perte de leur fils unique, avait lui aussi été brièvement interrogé, sans plus de résultat. Monsieur et madame Montjeot avaient passé la soirée précédente chez des voisins et amis, donc loin de Lamié.

Les choses se débloquent le surlendemain, au petit matin, avec la découverte des deux armes du crime, à une heure d'intervalle à peine, par des plongeurs de la gendarmerie nationale venus spécialement de Paris pour les besoins de l'enquête. Le premier couteau fut trouvé un peu en aval de l'écluse de Chareau, et le second un peu en amont de celle de Moulon. C'étaient deux couteaux de boucher assez comparables, munis de lames de vingt et trente centimètres, des ustensiles plutôt bon marché, qu'on trouvait davantage chez des particuliers que chez des professionnels.

Ce point fut confirmé dès la fin de cette même matinée, lorsque deux femmes – l'une habitante de Chareau et l'autre de Moulon – se rendirent contre toute attente à la gendarmerie de Lamié, s'accusant toutes deux de l'assassinat de Kiki Montjeot, qu'elles affirmaient être leur amant commun. Présentées au commissaire Paulet en début d'après-midi, elles réitérèrent des aveux circonstanciés et concordants, qui ne manquèrent néanmoins pas de surprendre ce policier aguerri, lui qui serait à la retraite dans moins d'un an.

Elles étaient les épouses d'agriculteurs bien connus dans la région de Lamié. Elles s'occupaient des formalités administratives et comptables des exploitations de leurs maris, ainsi que des assurances, toutes souscrites auprès de la compagnie de Kiki. C'est au cours de la renégociation d'un de ces contrats – incendie pour l'une, responsabilité civile pour l'autre – qu'elles auraient noué une idylle avec celui qui était alors le tout jeune et tout nouvel agent général de Lamié.

Il était amusant de constater que les deux liaisons avaient débuté à seulement trois jours d'intervalle, voici douze ans presque jour pour jour. Rapidement pris de remords, Kiki Montjeot avait avoué à l'une et l'autre son double engagement. Il se trouvait par ailleurs que les deux femmes se connaissaient depuis fort longtemps, depuis l'école élémentaire même, et qu'elles entretenaient une amitié profonde et réciproque. Bref, elles s'étaient déjà confiées mutuellement au sujet de leur

liaison avec Kiki, et elles ne furent donc pas surpris de l'apprendre, un peu plus tard, de la bouche même de leur amant commun.

Au contraire – et c'est là que le commissaire pouvait mesurer la singularité de cet étrange trio amoureux – les deux femmes avaient souhaité faire perdurer cette situation, l'officialisant même auprès de Kiki. On ne sut jamais très bien ce que ce dernier en pensait. Comme on l'a déjà dit, il n'était pas très bavard, et puis maintenant qu'il était mort...

Ce fut ainsi qu'une sorte de bigamie extraconjugale et consentie perdura secrètement, et pendant douze ans, dans la paisible ville de Lamié. Les raisons pour lesquelles le malheureux agent général souhaita y mettre fin demeurèrent obscures. Sur ce point, d'ailleurs, les versions des deux meurtrières divergeaient : l'une prétendait qu'il désirait revenir sur Paris auprès de ses parents âgés, l'autre qu'il avait rencontré une jeune collaboratrice au cours d'une formation professionnelle à Auxerre. Elles assuraient mordicus que c'était ce que Kiki Montjeot avait prétexté à chacune d'entre elles pour rompre, mais rien dans l'enquête ne permit de confirmer leurs dires.

Ce qui semblait plus certain, ce fut leur décision commune – au nom de leur longue amitié, mais aussi de leur amour pour Kiki – d'éliminer celui-là même qui avait osé les éconduire « telles deux vieilles chaussettes ». Elles commirent leur crime là où elles retrouvaient régulièrement leur amant, au bord du canal, à son habituel coin de pêche, l'une venant toujours les jours pairs, depuis Chareau, l'autre toujours les jours impairs, depuis Moulon.

Mais le huit mai dix-neuf-cent-quatre-vingt à vingt heures, elles se présentèrent toutes les deux devant Kiki Montjeot. L'agent général d'assurance de Lamié eut juste le temps de se lever de son siège de pêche, avant de se faire poignarder sauvagement.

Aucune des deux meurtrières ne formula le moindre regret, ni auprès du commissaire Paulet, ni plus tard auprès du juge Bonfils, qui présida leur très médiatique procès, à Auxerre. Les journalistes les surnommèrent « les deux dames de fer », tout en continuant à affubler la victime du curieux sobriquet de Kiki.

Belle plante

C'était un de ces matins où j'aurais volontiers rejoint mon lit. Mes mains tremblaient encore un peu, je le voyais aux petites vagues à la surface de mon café au lait. Un an après, les effets de la dépression étaient toujours là...

Je me suis approché de l'unique fenêtre de mon studio, un rectangle étroit et long, avec un vitrage qui, curieusement, descendait presque au niveau du sol, ce qui fait qu'on bénéficiait d'une vue plongeante et un peu vertigineuse sur le trottoir, cinq étages plus bas. Il est passé pile à l'heure, comme tous les matins, bien assis dans son fauteuil électrique qui roulait à vive allure. J'ai avalé la dernière gorgée de mon café au lait et j'ai posé sans ménagement mon mug vide sur la petite table, au centre de la pièce. Il ne fallait pas que je traîne si je voulais accompagner Jean-Pierre aujourd'hui.

Attablé comme d'habitude à la terrasse du Méditerranée, à l'angle de ma rue et du Boulevard Foch, il ne m'avait pas attendu pour commander son double expresso. « Et pas un allongé, c'est de la pisse d'âne ! » précisait-il invariablement au serveur, qui répondait d'un simple hochement de tête. Tous les jours, le jeune homme avait le droit à la même rengaine.

Il faut dire que Jean-Pierre n'avait pas perdu qu'une jambe lors de son accident de moto, survenu à peu près vingt ans en arrière, pendant des vacances estivales, sur une route de Vendée rendue glissante par une pluie soudaine... Cette nuit-là, une partie de sa mémoire avait dû s'envoler Dieu seul sait où, à cause de son trauma crânien et des dix jours de coma qui s'en suivirent.

— Ça va Jean-Pierre ?

— Ça « roule » plutôt ! Mais ils m'ont pas encore mis les pneus cloutés...

Je n'ai jamais su pourquoi il faisait une fixette sur ces improbables « pneus cloutés » de son fauteuil roulant, y compris en plein été, comme actuellement ; enfin si, j'imaginai vaguement...

— Tu vas au Jardin de Ville aujourd'hui ?

— Un peu mon neveu ! T'as vu le temps qu'il fait ?

— Plutôt beau...

— Magnifique oui ! Allez, je finis mon café et on y court !

Le Jardin de Ville se trouve tout au bout du Boulevard Foch. Il faut bien compter quinze minutes de marche pour s'y rendre, mais plutôt dix au rythme du fauteuil électrique de Jean-Pierre.

— Quand j'avais ma Honda CBR, je faisais le trajet en moins d'une !

On entre dans le parc du Jardin de Ville par un portillon tout juste assez large pour l'actuel bolide de Jean-Pierre. Une fois à l'intérieur, il réajuste ses grosses lunettes carrées, comme s'il se

concentrait vraiment sérieusement, puis il me désigne d'un doigt volontaire un simple banc, situé au milieu de l'allée centrale, sous un grand platane sans doute très âgé.

— Celui-là.

Pourquoi « celui-là » et pas un autre ? Aucune idée, et je me garderais bien de poser la question à Jean-Pierre, il le prendrait mal...

Je me suis donc assis comme d'habitude à un bout du fameux banc, le fauteuil roulant de mon coéquipier à ma droite, quasiment collé contre moi. Puis l'attente a commencé, un peu longue car nous n'étions qu'en début de matinée ; le fond de l'air était encore frais.

— Plein ouest, premier spécimen en vue !...

Nous avons discrètement tourné nos deux regards vers une contre-allée où, malgré l'épais feuillage qui nous en séparait, il était possible de distinguer la silhouette mouvante d'une femme habillée d'une longue robe rouge, qui tranchait sur le vert de la végétation environnante. Observer quotidiennement la gent féminine au parc du Jardin de Ville était une autre fixette de Jean-Pierre, et la mienne depuis maintenant quelques semaines.

— Tu as l'œil Jean-Pierre, voici encore une bien belle plante...

— Et pas qu'un peu mon neveu !

Destins macabres

Il était pâle comme la mort sous sa coiffe en daim blanc. Le froid glacial, cet hiver-là, figeait tout, y compris le sang des quelques vivants qui osaient encore l'affronter.

Mon frère Ugtor était de ceux-là. En tant qu'aîné, il se devait d'accompagner père à chaque sortie. Avant-hier pour chasser, hier pour couper du bois, aujourd'hui pour pêcher.

Quand Ugtor eut refermé la porte derrière lui, laissant au-dehors la nuit piquetée de neige, nous sûmes que père ne reviendrait pas.

Le souffle de mon frère était encore froid, sa voix éraillée, presque inaudible.

— C'est arrivé vers la source chaude, le seul endroit où le poisson mord encore. C'est la glace, elle a soudain cédé sous son poids, alors qu'il se penchait pour attraper une truite plus grosse que les autres. Le torrent l'a aussitôt emporté, je n'ai rien pu faire.

Mère a gémi quelques instants, puis elle est montée, seule dans sa chambre. Elle y est restée toute la nuit.

Ugtor et moi aussi sommes allés nous coucher. Nous fixions le plafond tandis qu'un vent turbulent sifflait par intermittence, vers la grange.

— Ugtor, qu'allons-nous faire maintenant ?

— Rien, Araoc, rien cette nuit. Dors, petit frère, dors.

— Pose-le ici, mon tout beau, et retourne à ta couche. Tu seras récompensé tout à l'heure, mon tout beau, tu le mérites bien. Voyons voir cette belle prise que tu m'as rapportée là.

L'énorme chien noir jeta un regard étrange vers la minuscule gnome toute fripée qu'on appelait dans ces montagnes la sorcière Moïr, ou encore la vieille Moïr. Comme tout le monde, il la craignait autant qu'il la respectait, sauf que lui était sous son emprise directe. Elle le tenait depuis si longtemps déjà.

Le cadavre avait durci, alors la vieille Moïr le traîna devant le feu de sa cheminée, qu'elle tisonna vigoureusement. Quand les chairs furent suffisamment souples, elle le dévêtit. Elle put alors examiner plus en détail son prochain disciple. Pour une fois, il était dans un état de conservation presque parfait.

Quand il fut totalement nu, elle se pencha au-dessus de lui et ouvrit sa bouche pleine de petites dents pointues. Au bout de celles-ci perlaient des gouttes de la fameuse Eau Créatrice, cette substance liquide et incolore qu'on disait constitutive des Dieux et des Déesses des Deux Terres.

La sorcière Moïr prétendait en être elle-même irriguée, et le culte qui commençait à lui être voué reposait en grande partie sur cette croyance. Quand elle mordit le cou de l'homme mort, lui comme elle furent pris d'une violente secousse.

L'énorme chien noir se roula en boule et grogna en songeant qu'il avait dû, jadis, subir le même sort.

Cela commença par quelques jappements dans le lointain, vers cette frontière entre rêve et réalité, puis par des aboiements plus distincts, qui se rapprochaient de la maison.

— Lève-toi et habille-toi chaudement, Araoc, il nous faut sortir au plus vite !

Mon frère Ugtor se dressait au-dessus de moi. Il portait déjà ses vêtements d'extérieur et tenait fermement son arbalète de chasse.

— C'est le même chien qu'hier, Araoc, ce sont les mêmes aboiements !

— Mais quel chien, Ugtor ?

— Peu après que père eut disparu dans l'eau du torrent, je l'ai entendu japper, et ses aboiements m'ont suivi jusqu'ici.

Je me suis levé et habillé. Mon frère m'a tendu l'arbalète de père. Puis nous avons poussé sans bruit la porte de la maison. Mère, nous l'espérions, dormait toujours.

Dehors, la nuit tendait vers l'aube.

— Alors mon tout beau, tu nous as faussé compagnie, en pleine nuit ? Tu sais que je n'aime pas trop ces petites cachotteries !

La vieille Moïr lança un dernier regard noir vers la couche vide de l'énorme chien. Après s'être enroulée dans de multiples châles tous plus sombres les uns que les autres, elle franchit le pas de la porte, se retournant une dernière fois vers l'intérieur de sa maison.

— Suis-moi, cher disciple, j'ai une première mission à te confier, et nous la mènerons ensemble !

La pâleur cadavérique de leurs deux visages tranchait avec la noirceur encore épaisse de la nuit. Au loin, étouffés par l'omniprésence ouatée de la neige qui tombait encore et toujours, emportés par le vent capricieux qui ne voulait plus s'arrêter, des aboiements se faisaient néanmoins entendre.

— Tu crois m'échapper comme ça, mon tout beau ? Tu ne devrais pas croire cela !

Ses yeux jaunes étaient comme deux flammes étroites zébrant l'énorme masse noire de son corps musculeux. Tel un roc sombre et mouvant sur l'horizon grisâtre de l'aube, le chien aboyait sans cesse et semblait étrangement nous échapper, tournant et tournant autour de nous alors que nous approchions de lui, tenant la distance malgré notre acharnement à le rejoindre.

— Saloperie de monstre, tu finiras bien par te fatiguer !

— Ugtor, le froid aura raison de nous avant ! Il nous faut rebrousser chemin maintenant !

— Non, Araoc, non, pas avant de lui avoir réglé son compte !

Et, brusquement, le chien se figea et se tût.

La vieille Moïr tourna huit fois ses mains gantées de noir en direction d'une lune masquée par l'épaisse couche des nuages. La sorcière fit tomber du ciel laiteux une sorte d'épaisse corde sombre et mouvante, comme un éclair tressé de nuit.

Dans le même temps, elle aperçut deux formes humaines qui marchaient difficilement, non loin de l'énorme chien noir. Elle se tourna vers son nouveau disciple.

— Tiens-toi prêt, mon cher ! Tu vas t'occuper d'eux deux pendant que je me charge du fugueur !

— Père, père, c'est bien vous ? Araoc, regarde, là-bas ! C'est père, vivant ! Miracle !

Entre lui et nous, l'énorme chien noir, assis, silencieux, immobile. Il regardait fixement le ciel ennuagé.

De celui-ci surgit un éclair aussi noir que la bête, un éclair comme une corde vivante, qui vint aussitôt s'enrouler autour de son large cou.

— Alors, je te tiens à nouveau, mon tout beau ! Quant à ces deux-là, tuons-les mon cher disciple ! Bientôt, ils nous tiendront compagnie !

Le disciple tendit ses bras raides et ouvrit ses mains blanches vers les deux jeunes hommes qui accouraient vers lui.

— Père, père, viens dans mes bras ! Père, c'est ton fils, Ugtor ! Et derrière moi, ton autre fils, Araoc !

Ses deux mains blanches se serrèrent autour du cou de mon frère, tandis qu'une vieille gnome dissimulée sous des foulards sombres s'approchait de moi. Elle tenait en laisse l'énorme chien.

Elle tendit une main gantée de noir vers mon cou, mais la bête, en un bond rageur, lui sauta à la gorge.

Père et frère, eux, se débattaient à même le sol, le premier étranglant et mordant son fils tel un fou furieux.

Brandissant droit devant moi l'arbalète de père, je tirai un trait en leur direction, pour que ce combat cesse, d'une manière ou d'une autre.

Le projectile transperça la tête de père. Un mélange de cervelle et de sang aspergea la neige immaculée.

Mon frère Ugtor se releva, chancelant et hagard. Un peu plus loin, l'énorme chien noir hurlait à la mort, car la vieille gnome, contre toute attente, contre toute logique, prenait le dessus. Elle mordait et mordait encore le cou de la bête. Un sang épais coulait sur le pelage sombre du chien, qui tentait de résister à l'étreinte mortelle de la vieille gnome.

Ugtor et moi avons couru vers la maison comme des dératés, sans nous retourner.

Nous avons refermé la porte derrière nous.

Mère pleurait et s'agitait de tout ce vacarme. Nous avons attendu tous les trois que le jour se lève, calfeutrés, arbalètes en main, prêts à nous défendre jusqu'au bout.

Nous n'avons rien vu venir, ni l'énorme chien noir, ni la vieille gnome.

Plus tard dans la journée, quand Ugtor et moi sommes sortis prudemment pour nous rendre vers le lieu des combats, il ne restait au sol, sur la neige, que de larges tâches de sang et, un peu plus loin, le cadavre de l'énorme chien noir. Notre père et la vieille gnome avaient disparu.

Quelques mois après, et contre toute attente, mon frère se mit à vouer un culte aveugle à cette sorcière Moïr, qui se faisait désormais appeler la prophétesse d'OMNA, le nom de sa secte.

Je ne le suivis pas, et cette divergence acheva de briser notre famille.

Un feu dans la neige

Les éclaireurs qui faisaient la trace ne rechignaient pas à la tâche, mais la neige était si profonde et si légère, cet hiver-là, que même nous, les hospitaliers, tout à l'arrière de la troupe, avions l'impression de nager plus que de marcher. À l'avant, notre chef confirma enfin la rumeur qui n'avait cessé d'enfler depuis le milieu de la journée :

— Le village des cinq sorcières n'est plus qu'à un kilomètre. Nous donnerons l'assaut demain, à l'aube... D'ici là, messieurs, repos !

Nous avons dressé le camp à la nuit tombante. Nos vingt tentes beigeâtres se confondaient avec l'immensité blanche de cette haute vallée figée par le froid glacial d'un hiver sans fin. Nous avons dormi, un peu, et attaqué, dès l'aube.

— Feu ! Feu à volonté !

Des dizaines de carreaux d'arbalètes aux pointes enflammées strièrent la demi-obscurité du ciel. Aussitôt après, les quelques mesures que nous distinguons à peine, cent mètres plus loin, s'embrasèrent, leurs toits de chaume crépitant dans l'air sec du petit matin.

Dans le même temps, nous entendîmes des hurlements, puis vîmes des silhouettes, qui sortaient et qui courraient, toutes rapidement fauchées par les tirs précis de nos arbalétriers. Notre chef, au moyen de sa longue-vue, nous informa plus précisément de la situation :

— Ce ne sont pour l'instant que leurs hommes et leurs enfants. Les cinq sorcières finiront bien par sortir, quand elles n'auront plus d'autre choix... Hospitaliers, préparez les carreaux tout spécialement destinés à ces maudites femmes !

Comme mes neuf confrères, j'ai précautionneusement glissé une première pointe dans la fiole emplie du fameux poison bleuté, celui concocté par les quelques sorcières asservies depuis peu aux hospitaliers, là-bas dans la capitale. Puis j'ai brandi mon carreau fin prêt à l'arbalétrier le plus proche, tandis que notre chef hurlait de plus belle :

— Plein ouest ! Une sorcière vient de sortir ! Tirez !

Une boule de feu se détacha en effet d'une mesure et sembla rouler sur elle-même, sur quelques mètres à peine. Au centre de cette médiocre protection incandescente, une femme vêtue de haillons noirs agitait ses bras dans tous les sens. Pas longtemps... Sept ou huit carreaux comme celui que je venais de préparer l'atteignirent en divers points vitaux de son maigre corps. Elle tomba dans la neige, raide morte, entourée d'un nuage de vapeur qui s'estompa rapidement.

Peu après, les quatre autres sorcières de ce village succombèrent comme celle-ci. Alors, nous les dix hospitaliers, avons entamé la seconde partie de notre travail, la plus conséquente... Sans

attendre, nous avons placé les cinq cadavres dans autant de solides draps blancs. Puis nous les avons ramenés jusqu'à notre camp, dans une tente spécialement aménagée pour leur autopsie.

Nos gouvernants, depuis trop longtemps incapables d'anéantir militairement toutes les sorcières, s'étaient mis dans la tête qu'il devait bien y avoir une explication matérielle, rationnelle, scientifique, à l'existence de cette insaisissable magie habitant encore et toujours les corps de nouvelles femmes... Je ne sais pas trop quoi penser de tout cela, si ce n'est qu'un corps reste un corps, et qu'un hospitalier se doit d'obéir en toutes circonstances, surtout quand ce sont des soldats qui lui commandent d'agir.

Alors, ce soir-là, j'ai répété les gestes appris au cours de mes longues années d'étude. J'ai commencé par déshabiller l'une des cinq sorcières, puis je l'ai allongée sur la table d'autopsie, une simple plaque de bois posée sur deux tréteaux. Enfin, j'ai saisi le plus grand de mes scalpels.

Quand je me suis approché du corps de la morte, le sol s'est soudainement mis à tanguer sous mes pieds, les parois de la tente se sont mises à tourner tout autour de moi et la sorcière sembla léviter au-dessus de la table, tout en étant animée d'incompréhensibles mouvements saccadés.

J'ai à peine entendu crier un confrère hospitalier, tandis que le scalpel que je venais de lâcher brillait, dans une soudaine obscurité, d'un trop vif éclat métallique. Moi aussi je tombai, me retrouvant nu comme un ver, et ma chute ne semblait jamais vouloir prendre fin...

Dans mon brusque délire, le cadavre de la sorcière reprenait vie à mes côtés, et ses yeux luisaient d'un jaune si aveuglant qu'ils éclairaient la nuit tels deux petits soleils me fixant sans cesse. Elle et moi flottions dans ce curieux espace, mi-gazeux, mi-liquide, et seule la présence de cette femme me semblait quelque peu réelle.

Tantôt nos deux corps nus s'éloignaient l'un de l'autre, tantôt ils se rapprochaient, telles deux planètes mues par d'insoupçonnables forces. Jamais ils ne se touchaient.

Puis un brouhaha lointain a commencé à se faire entendre, mélange de musiques, de chants et de cris, en même temps qu'un paysage de haute montagne prenait forme tout autour de nous, au cœur de cette même nuit épaisse.

Un col. Un large col enneigé, enserré entre deux grands pics de roche noire et compacte.

Deux grands pics caparaçonnés, ici ou là, de glace vive et bleutée.

Un feu. Un feu dans le V du col enneigé. Un feu gigantesque, rougeoyant dans la nuit, un feu aux flammes si hautes qu'il semblait danser avec les deux grands pics noirs.

Autour de ce feu, des dizaines et des dizaines – peut-être des centaines – de sorcières déchaînées, dansant elles aussi, sur un rythme endiablé, chantant et hurlant à la lune et aux étoiles, buvant sans discontinuer un alcool noir comme la nuit, leurs visages pâles déformés par la folie furieuse qui les

animait grotesquement, leurs yeux immenses brillant de l'éclat jaune et rouge des flammes qui paraissaient les engloutir et les enfanter à la fois...

Toutes étaient nues comme moi et toutes se saisirent de moi. Je passai de bras en bras, comme un vulgaire morceau de chiffon donné en jeu à une meute de chiennes sauvages et enragées.

La ronde démentielle ne semblait jamais vouloir prendre fin. En moi et autour de moi, ce n'était plus qu'un maelstrom de sens indistincts, puissants et incontrôlables : chaleur suffocante des immenses flammes, odeur âcre des peaux transpirantes, battement féroce des pieds et des mains, goût tantôt acide tantôt douceâtre de multiples mucus inconnus... Et toujours ces musiques, ces chants et ces cris sans fin, tous assourdissants, tous démentiels...

Je ne sais combien d'heures ou de jours je passai là-haut, car ma conscience, fort heureusement, finit par m'abandonner, pour me livrer à la douce quiétude d'un lourd sommeil. Je m'éveillai plus tard dans l'une des tentes beigeâtres du camp. Il y régnait un calme absolu, tout juste perturbé par le crépitemment léger d'un feu de bois, à l'intérieur d'un petit poêle en fonte situé au centre de cet espace clôt et familial.

— Ah, te voilà enfin réveillé, jeune hospitalier !

Notre chef, assis à mes côtés, m'adressa un de ses rares sourires, avant de poursuivre :

— Tu n'es pas le premier à craquer de la sorte, et certainement pas le dernier... Notre travail ici est difficile, surtout cette année, avec cet hiver particulièrement rigoureux. Demain, tu redescendras dans la plaine, pour te reposer quelques jours.

— Merci, monsieur, merci...

— Regarde, un de tes confrères hospitaliers a fini le travail à ta place !

De l'index, notre chef me désignait, un peu plus loin dans la tente, le corps nu et recousu de la sorcière que j'étais censé autopsier. Elle gisait à même le sol, sur un simple drap blanc.

— Nous avons pensé que ça te ferait plaisir de voir cette maudite femme à tes côtés, quand tu te réveillerais... Elle semble avoir tant perturbé ton esprit, durant le long et agité sommeil cauchemardesque qui a fait suite à ton malaise... Alors, qu'en dis-tu, jeune hospitalier ? Elle te fait moins peur maintenant, non ?!

Je ne répondis pas. Il me semblait percevoir, sous les paupières pâles et closes de la sorcière, une étrange lueur jaune et rouge. Et j'avais surtout la folle impression d'être devenu, là-haut dans la montagne, le géniteur de bien d'autres qu'elle...

La peau des morts

Ça s'était passé à l'Auberge du Pont Vieux, un soir d'août caniculaire. L'établissement surchauffé et puant était plein à craquer. L'alcool y coulait à flots, une mauvaise bière, tiède et amère. Il y avait là-bas, pèle-mêle, des paysans du coin, des hommes du Château d'Anx et quelques voyageurs, tous plus bruyants les uns que les autres. Sauf elle.

À part les trois serveuses de l'Auberge, il n'y avait ici nulle autre femme que cette mutique inconnue. C'était peut-être pour ça qu'elle était attablée, seule, loin des hommes éméchés, dans un recoin sombre et relativement tranquille. Son visage était dissimulé par un large capuchon noir, rabattu sur sa tête.

— Tenez, madame, votre dîner... Du lard, du chou et des patates. Nous n'avons plus de pain, mais l'assiette est bien remplie...

— Très bien. Maintenant, vous pouvez disposer.

Sa voix était étrange, douce et forte à la fois, cristalline et rocailleuse en même temps. Si aucun homme n'était venu l'importuner, à part l'aubergiste pour lui servir son repas, c'est sans doute parce qu'elle portait, bien visible sur sa tunique noire, l'insigne rouge sang des Messagers. La puissante Corporation, partout dans le Royaume, y était respectée, et même ici, dans la tumultueuse Seigneurie d'Anx.

Cette dernière portait le nom d'un Duc sanguinaire, qui, par la force des armes, avait su soumettre tous les habitants de sa Seigneurie, y compris, l'hiver dernier, les dernières peuplades sauvages, du côté des Montagnes Sacrées, un massif difficilement accessible, aux limites septentrionales de son territoire. Malgré les mises en garde répétées des Sorciers du Royaume, le Duc d'Anx avait fait brûler ces quelques villages, isolés là-haut, ainsi que toutes leurs occupantes, exclusivement des femmes, comme il avait pu le constater, avec une certaine surprise.

Pour l'heure, il n'avait pas eu à regretter son choix. En effet, les sous-sols des Montagnes Sacrées regorgeaient de minerais d'or et d'argent, autant de trésors gracieusement fournis par dame nature... Leur exploitation, en à peine six mois, avait permis de remplir largement les caisses de sa Seigneurie.

Tiens, en voilà un qui, en quelque sorte, avait bénéficié de cet afflux d'espèces sonnantes et trébuchantes. C'était un Savant de vingt-cinq ans, chevelure blonde et bouclée, une tête juvénile mais bien pleine. Tout juste diplômé de la prestigieuse École Royale des Sciences, il avait été embauché, voici peu, au Château d'Anx, et ce afin de parfaire les cartes existantes des Montagnes Sacrées.

Un travail harassant et passablement barbant, d'où la présence, récréative, ce soir-là à l'Auberge du Pont Vieux, de celui qui portait le doux nom d'Ange Belami. Fougue de la jeunesse, il en était déjà à sa sixième bière... Fougue de la jeunesse, il finissait par ne plus voir que cette femme-là, attablée seule dans un recoin sombre de la pièce, son visage dissimulé par un large capuchon noir. Cette Messagère, lui semblait-il, portait en sa direction quelques regards brefs mais insistants.

Les yeux de la belle inconnue paraissaient rouges comme deux feux ardents, à moins que ce ne fût l'effet, sur lui, de cette mauvaise bière... Quand la femme se leva pour rejoindre le dortoir, à l'étage, Ange Belami n'hésita pas une seconde à la suivre, d'autant qu'elle venait de lui adresser un signe de la tête, discret mais suggestif, il en était absolument certain.

Le dortoir, à cette heure assez peu tardive, était désert. Il y faisait plus sombre que dans la salle de l'Auberge. Tout au fond, il aperçut pourtant de la lumière. Quand il s'approcha du lit d'où semblait émaner cet étrange rayonnement blanchâtre, il vit, allongé sur le matelas, le corps totalement nu de la femme. Le visage de celle-ci était à présent dissimulé par ses longs cheveux, très noirs et détachés, et qui semblaient onduler comme des serpents sur l'eau. La peau de la femme, elle, était d'une blancheur quasi aveuglante.

Les immenses bras de la belle s'ouvrirent brusquement vers lui. Il lui sembla perdre toute volonté et tout contrôle au fur et à mesure qu'il s'approchait d'elle comme un pantin désarticulé. Quand il sentit deux mains fermes et glacées se plaquer sur ses fesses, quand il vit et entendit une bouche rugissante se refermer sur son cou, il s'oublia tout à fait.

La suite, il ne l'apprit que par l'intermédiaire du Juge Royal, quelques jours plus tard, peu de temps avant que celui-ci ne le condamne à mort, par pendaison, pour le meurtre du Duc d'Anx, sauvagement poignardé en son Château, pendant son sommeil, au cours de cette fameuse nuit d'août caniculaire. Durant le procès, les Sorciers du Royaume eurent beau argumenter quant à l'irresponsabilité probable d'Ange Belami, du fait de son absence de discernement au moment des faits, il fallait bien trouver un coupable, et vite...

Il faut dire que leur histoire de soi-disant femme vampire originaire des villages des Montagnes Sacrées et prétendument revenue du Monde des Morts pour se venger des exactions du Duc d'Anx après avoir pris le contrôle de ce pauvre jeune homme travaillant pour son compte, avait tout d'une histoire totalement abracadabrantesque ! Seuls des Sorciers pouvaient imaginer pareille folie ! Pourtant, il y avait bien ces deux petits trous, sur le cou d'Ange Belami, juste au niveau de la carotide... Pourtant, il y avait bien ce témoignage, de la part d'un haut dignitaire des Messagers, qui affirmait que la mystérieuse femme arborant l'insigne rouge sang et aperçue en compagnie de ce même Ange Belami, ce soir-là à l'Auberge du Pont Vieux, ne faisait en aucun cas partie de sa Corporation...

Par mesure de précaution, et ce malgré les vives protestations des héritiers du Duc d'Anx, le Roi stoppa net l'exploitation des minerais d'or et d'argent, là-haut du côté des Montagnes Sacrées. Il interdit d'ailleurs purement et simplement l'accès à l'ensemble de ce massif isolé, et ce à tous ses sujets, y compris à ceux de la Seigneurie d'Anx, suivant en cela les conseils avisés et appuyés des Sorciers de son Royaume.

Depuis, on prétend que les villages, du côté des Montagnes Sacrées, se sont repeuplés, toujours exclusivement par des femmes, qu'on appelle désormais des Sorcières. Nul n'aurait d'ailleurs idée de les nommer autrement, et encore moins d'aller les déranger, là-haut.

Franckie

Il naviguait entre le quai Saint-Laurent, où il faisait la manche, et les blocs rocheux d'une ancienne carrière, un peu plus à l'ouest, où il passait ses nuits. Il y grimpait aussi, et c'est comme cela que je l'ai connu.

À Grenoble, il avait été étudiant, comme moi, puis artiste peintre, serveur, maçon, clochard, et donc grimpeur, de temps en temps. L'escalade, pour lui, se résumait aux blocs de la carrière, avec quelques passages qu'il connaissait par cœur, et à une vieille paire de chaussons rosâtres, qu'il prétendait avoir trouvée sous son matelas, un beau matin.

— Et, mec, monte ton foutu pied gauche avant d'aller chercher cette putain de fissure, sinon tu verras jamais le sommet de ce bloc !

Premier et bon conseil de Franckie, car oui, c'est ainsi qu'il se faisait appeler, avec cette orthographe, et il y tenait !

Il tenait aussi les prises, et même mieux que pas mal de grimpeurs plus entraînés que lui. Il tenait par dessus tout à son chien, un vieux bâtard à longs poils gris, qui l'accompagnait partout et n'avait ni nom ni surnom. C'était le chien de Franckie, et puis c'est tout...

Un jour, alors qu'on grimpait, on a été emmerdé par des voisins de Franckie, des nouveaux venus qui squattaient les ruines de fortifications Vauban, juste au-dessus de la carrière.

— Attache ton putain de chien quand t'es ici, mec, il pisse et il chie partout ! Tu m'entends, mec ? Attache ton putain de clébard !

Franckie a sifflé son chien et il m'a fait signe de laisser tomber. On s'est cassé vers le quai Saint-Laurent, loin de ces emmerdeurs.

— C'est tous des junkies, mec, ils tournent à l'héro, on peut rien discuter avec eux...

Franckie, lui, tourne principalement à l'alcool et au cannabis, parfois à la coke, quand il en trouve. Il est défoncé du soir au matin et du matin au soir. Le voir grimper est un miracle chaque jour renouvelé.

Sinon, les guerres de territoires, c'est ce qui mine le plus le moral de Franckie. C'est pourtant vrai que son chien pisse et chie partout, et Franckie ne ramasse jamais les merdes, y compris sur les trottoirs tout beaux tout neufs du quai Saint-Laurent...

Un matin, Franckie a accepté de m'accompagner jusqu'à Saint-Martin-d'Hères, dans un gymnase du campus universitaire, où il y a un long couloir couvert de prises d'escalade multicolores. C'est un endroit bien pratique pour grimper quand il pleut, comme ce matin-là.

Il semblait mal à l'aise et perturbé par toute cette nouveauté. Il faut dire que, d'habitude, c'est toujours moi qui vient en son domaine... Et puis, cette plongée dans une certaine réalité, une réalité étudiante qu'il avait jadis connue, ça le faisait sans doute gamberger.

L'après-midi, le soleil était revenu. On a un peu grimpé sur les blocs de la carrière, mais Franckie n'était pas en forme. Il est vrai qu'entre midi et deux il s'était sacrément défoncé : bières, joints, et même quelques rails de coke...

Le soir, il lui a pris l'idée d'aller titiller ses voisins d'en haut, évidemment avec son chien. J'ai essayé de l'en dissuader, mais quand il est dans cet état-là, c'est peine perdue. Ses yeux brillaient d'un éclat mauvais. Il était agité comme pas possible.

— Va leur mordre les couilles à ces connards, va mon chien, histoire de voir s'ils en ont !

J'ai fait signe à Franckie que je me cassais. Il n'en avait rien à foutre. Il a continué son petit jeu malsain. Moi, j'avais déjà rejoint la vague piste qui traverse la carrière d'est en ouest.

Plus haut, il y eut des cris, des aboiements. Tout ce vacarme allait crescendo, jusqu'à une détonation, une seule, claire et nette, suivie d'un bref écho, aussitôt englouti par la demi-obscurité. Puis des rires gras, encore des cris, et le visage blafard de Franckie surgissant de derrière un bloc.

— Putain, casse-toi mec, ces connards ont un flingue !

On a couru jusqu'à la passerelle du quai Saint-Laurent, sous laquelle Franckie laissait toujours quelques affaires à lui, au cas où. Plus bas, l'Isère coulait silencieusement. Les reflets métalliques de l'eau perforaient ici ou là la nuit naissante.

— Ils ont buté mon chien, mec, ils l'ont buté avec leur putain de flingue...

Je n'avais jamais vu Franckie pleurer. Ce fut la première et dernière fois. Y a rien eu à faire pour le retenir. Il a quitté Grenoble le soir même, par le train, direction Paname.

— Là-bas, je serai dans la masse... Et au fait, tiens, continue à sortir de temps en temps ces foutus chaussons... Allez, tchao mec !

Je n'ai jamais bien compris ce que Franckie avait voulu me dire, ce soir-là. L'avais-je une seule fois vraiment compris ?

À la carrière, jadis, je grimpais avec Franckie. Maintenant, j'y grimpe encore, de temps à autre, avec sa vieille paire de chaussons rosâtres, et puis c'est tout...

La Mer de Glace

Je ne l'avais pas revue pour de vrai, pas depuis mes débuts foireux en alpinisme, à mon adolescence, une période compliquée. De la voir ainsi, ça a été un choc, évidemment. Pourtant, il y a trente ans, la Mer de Glace fondait déjà. Mais, à cette époque, c'était le cadet de mes soucis. Ça ne m'avait que vaguement surpris, même pas inquiété. Mes réussites et mes échecs, ma petite vie à mener, je n'avais que ça en tête.

Le train à crémaillère du Montenvers, qui permet d'accéder au glacier, n'a pas trop changé, tout comme l'hôtel du même nom, situé juste à côté de la gare d'arrivée. Les pierres des murs, grises et marrons, des pierres massives, des pierres du coin, donnent aux bâtiments leur aspect sobre, presque austère, à l'unisson des hautes parois de granit, tout autour.

La glace, qu'on voyait si bien avant, un peu plus bas, dans la vallée, a presque totalement disparu, comme avalée et digérée par les montagnes qui l'enserrent. Pour apercevoir un peu de blanc ou de bleu, il faut se contorsionner et porter son regard plus haut, en direction de la calotte sommitale du Mont Blanc, la seule à avoir encore un peu d'allure, d'un point de vue neige et glace bien sûr.

Évidemment, les montagnes n'y sont pour rien dans tout ça. Elles n'en ont rien à foutre de nos problèmes d'humains. À force de surplomber le monde, de me tenir à l'écart des vrais problèmes de la vie – de la survie, devrais-je plutôt dire –, je suis devenu un peu comme elles, distant. Bizarrement, mes compagnons de lutte pensent que c'est sans doute ça qui, aujourd'hui, me fait réagir avec autant de détermination. D'une certaine façon, moi aussi, je n'en ai plus rien à foutre.

Ce jour-là, en tout cas, j'ai enfilé de bien beaux équipements d'alpiniste, des équipements achetés la veille, très cher, à Chamonix : pantalon et veste Gore-Tex, piolets et crampons attachés au sac à dos, lunettes de glacier rondes et noires, casque profilé... Ça faisait longtemps que ça ne m'était pas arrivé. Dans la longue file des touristes et alpinistes qui descendaient vers la Mer de Glace, je me suis fondu dans la masse, sans difficulté.

J'ai bien dû marcher une heure avant d'entendre crisser sous la pointe de mes crampons un peu de cette foutue glace. Il faut dire qu'une gangue de poussière et de pierres recouvre presque intégralement la partie inférieure du glacier, elle-même exsangue. J'ai encore dû marcher une bonne heure pour atteindre ma destination finale, enfin une belle zone de séracs, hauts comme des maisons, bleutés et translucides comme d'immenses pierres précieuses taillées grossièrement et posées là, en pleine montagne.

De mon sac à dos, j'ai sorti une dizaine de broches à glace toutes neuves. Je les ai aussitôt vissées au sommet du plus grand sérac, celui que les alpinistes du coin appellent assez justement le Miroir. Ces broches à glace m'ont servi à accrocher une banderole de sept mètres sur cinq que je viens juste de dérouler. En lettres rouges sur fond noir, on peut y lire l'inscription suivante : « AGIR POUR LE CLIMAT, C'EST MAINTENANT ! »

C'est sobre mais bien visible, y compris depuis la gare d'arrivée et l'hôtel du Montanvers, que j'ai quittés deux heures plus tôt. À vrai dire, mes compagnons de lutte et moi, on compte surtout sur les hélicoptères, nombreux à survoler la Mer de Glace en plein mois d'août. Avec un peu de chance, un photographe prendra un joli cliché de notre banderole, cliché qui ne manquera pas de tourner en boucle dans les médias et autres réseaux sociaux de France et de Navarre. Ce serait déjà ça.

De mon côté, je vais patienter jusqu'à la tombée de la nuit, enfin, plutôt jusqu'à ce que les forces de l'ordre viennent me déloger d'ici, sans doute. Assis en haut de ce beau sérac qu'on appelle si justement le Miroir, je vois, un peu plus haut, un peu plus au sud, l'Aiguille du Midi et son fameux téléphérique. Je songe, un peu tristement, à d'autres actions qui pourraient s'y dérouler, des actions plus violentes, si rien ne bouge, comme d'habitude.

Faudra-t-il en arriver jusque-là ?

Koala

Elle avait le regard noir, les cheveux de la même couleur, coupés court, au-dessus d'un visage rond, presque enfantin. Koala, c'était son pseudo, parce qu'elle était souvent perchée, d'abord en haut des arbres, puis, plus récemment, sur des ponts, des falaises, des immeubles...

Perchée, elle l'était tout court, je m'en suis vite rendu compte, la première fois que je l'ai rencontrée, au squat des Buissières. Au programme de notre réunion secrète, ce soir-là, la préparation d'une action, ma troisième pour le GROUP.

Koala avait eu vent de mon passé de grimpeur et de mes deux premières actions, réussies, au viaduc de la Siage, puis à la tour Continentalys. Son objectif à elle, c'était l'antenne-relais de Vieux Chassier, posée il y a peu au-dessus du village du même nom, sur une falaise longtemps classée Natura 2000. Pour rendre possible cet aménagement de télécommunication sur un site théoriquement protégé, il avait suffi de la décision du maire, appuyé par deux ou trois députés, du préfet et d'un universitaire.

Ce soir-là, au squat des Buissières, Koala venait de poser sur une table deux grosses disquenses. Elles devaient nous servir, demain soir, à foutre en l'air l'antenne-relais de Vieux Chassier.

— Tu sais au moins actionner une disquense ?

— Non, pas vraiment... Mon truc à moi, c'est plutôt les graphes ou les banderoles.

— Tiens, regarde, tu appuies là, avec le pouce, puis ici, avec l'index.

En rigolant, Koala a découpé un des pieds de la table, une table massive, tout en métal.

— T'as qu'à t'occuper des trois autres, ça t'entraînera, pour demain !

Non sans mal, j'ai tranché dans le métal. Et voilà, ma formation était finie. Koala m'a regardé, droit dans les yeux.

— Rendez-vous ici, demain, à minuit précise, avec ton matos de grimpe. Tu as d'autres questions ?

— Les disquenses, ça fait un bruit de tous les diables. Les flics vont nous capter en moins de deux, non ?

— C'est pour ça que, demain, il va falloir que tu sois bien plus rapide qu'aujourd'hui !

Koala s'est mise à rigoler de plus belle, tout en marchant vers la sortie du squat. Fin de ma première réunion secrète avec la principale meneuse du GROUP.

Vieux Chassier est un village classé au titre des monuments historiques, du fait de sa tour médiévale, juchée en haut d'un promontoire rocheux, au-dessus d'une cinquantaine de vieilles maisons en pierre, toutes bien serrées autour d'une petite église romane. Le village est surtout

touristique et bling-bling, particulièrement en août, avec son festival international des musiques baroques.

Là, on était seulement en juin, le mardi huit, deux heures du matin. Koala et moi, nous entamions notre descente en rappel, le long de la falaise surplombant Vieux Chassier, non loin de sa fameuse tour médiévale et de sa toute nouvelle antenne-relais.

Atteindre le haut de cette falaise n'avait pas été de tout repos. Il nous avait fallu traverser un bois, particulièrement touffu et pentu, pendant une bonne heure, à la lumière de nos seules frontales, avec nos gros sacs à dos remplis de matériel.

— Regarde, à hauteur des deux vieux chênes, on sera pile à l'aplomb de l'antenne-relais...

J'ai acquiescé d'un signe de tête. Koala avait repéré les lieux, quelques jours plus tôt.

On a fixé nos cordes autour des deux arbres, enfilé nos baudriers, préparé nos disqueuses. Une fois sur la falaise, à découvert, pendus au bout de nos cordes, on a vite éteint nos frontales, histoire de ne pas se faire repérer bêtement.

Le ciel était très clair, étoilé, avec une lune presque pleine, toute blanche. On y voyait suffisamment bien. Koala n'avait rien laissé au hasard.

On a rejoint l'antenne-relais en moins de cinq minutes. Une base en béton armé, enferrée dans la falaise, à une trentaine de mètres du sol, au moyen de pieux massifs, profondément enfoncés dans le rocher. Au-dessus du béton, une structure métallique, en croisillons, sur laquelle viennent se fixer divers émetteurs et récepteurs, avec leurs coques en plastique rectangulaires, blanches ou grises.

Koala a sorti et démarré sa disqueuse. Dans la même seconde, de puissants projecteurs, actionnés depuis la place centrale du village, nous ont violemment éclairés. Une voix forte et grave, prononcée au travers d'un haut-parleur, nous intimait l'ordre de nous rendre.

— Police, vous êtes en état d'arrestation !

Koala m'a regardé. Ses yeux étaient noirs, plus noirs que jamais.

— Putain, merde, on est faits comme des rats ! Allez, vite, on se casse d'ici, par le haut !

Elle avait déjà sorti sa poignée d'ascension et une pédale en sangle, bref, de quoi remonter le long de sa corde.

Je ne l'ai pas suivie. Je savais, moi, que des flics l'attendaient, là-haut aussi.

Et pour cause, j'en étais un. Ma mission d'infiltration au sein du GROUP et de son emblématique meneuse, la redoutable Koala, était maintenant finie.

Le mur du Som

Du bruit dans la nuit. Puis des lueurs, vers le col, en contrebas. À peine réveillée, j’entends déjà le coup de feu, assourdissant.

— Je l’ai eue. Une miniature, équipée d’une caméra infrarouge. Elle fouine là, en repérage, comme celle d’hier.

Georges et son flegme habituel. Casquette jaune vissée sur une tête grisonnante, yeux bleu pâle. Il fixe toujours sa cible, désormais neutralisée, à travers la lunette de son fusil de chasse.

Comme moi, les trois autres ne dorment plus. Ils se tiennent assis, emmitouflés dans leurs couvertures, les yeux hagards. Cela fait un mois qu’on campe ici, sous le sommet du Petit Som, au cœur de la Chartreuse.

Julien et sa fille Rose, dix ans à peine. Mes deux clients quand c’est arrivé. On redescendait du Grand Som, un sommet un peu plus haut. Il y a aussi Maxime, le fils de Georges. Lui et son père chassaient le chamois, ce jour-là. Je leur pose la question qui fâche.

— Il vous en reste combien ?

C’est le fils qui répond en premier.

— Dix en tout. Cinq chacun.

Dix balles pour repousser les prochaines tentatives – inévitables – des voitures miniatures. Des véhicules autonomes de petite taille, adaptés aux chemins de montagne. Et des tueuses, comme leurs grandes sœurs. Georges pose le canon de son fusil entre ses grosses chaussures.

— On tentera une descente au relais de chasse quand on en aura plus que cinq, pas avant. En bas, les pistes sont plus larges. Ça pullule forcément de ces saloperies de bagnoles. Trop dangereux...

Ça, on en avait tous bien conscience. On avait vu, il y a un mois, au parking de la Ruchère, les voitures tueuses en action : des dizaines de corps écrasés, broyés, mutilés. Hommes, femmes, enfants.

On avait pu échapper au pire, grâce à ma connaissance des petits chemins de traverse. En restant sur les itinéraires principaux, c’est sûr, on n’aurait pas pu s’en sortir vivants.

Les premiers jours là-haut, quand on avait encore un peu de batterie sur nos téléphones, on avait pu écouter les informations des autorités. Selon elles, le problème – doux euphémisme – viendrait des logiciels de la marque Neuro Cars, qui équipent quatre-vingt-quinze pour cent des voitures dans le monde. Elles s’étaient brutalement et toutes ensemble mises à tuer des humains, méthodiquement, sur toute la planète.

Il était conseillé à toute personne de s'éloigner au plus vite des voitures équipées d'un logiciel Neuro Cars. Autant dire de toutes les voitures... Voilà, c'était tout. Merci pour le conseil ! Puis plus rien, silence radio du côté des autorités. De toute façon, nos batteries de téléphones avaient fini par rendre l'âme.

Neuro Cars, le fleuron de la tech américaine, la plus grosse capitalisation boursière au monde. Neuro Cars, développé par et pour le consortium réunissant les dix premiers constructeurs automobiles. Neuro Cars, l'inventeur de l'intelligence artificielle cyborg dédiée aux voitures autonomes. De la masse neuronale cultivée en symbiose – et dans le plus grand secret – avec des nano puces électroniques, le tout couplé à un puissant outil de guidage satellitaire, lui aussi développé et contrôlé par Neuro Cars. C'était ce qui avait permis, ces dernières années, l'essor décisif des voitures autonomes, jusqu'à supplanter complètement toutes les vieilles bagnoles à conducteurs humains.

« Faites de votre voiture autonome votre meilleur serviteur », disait la pub. Manifestement, les esclaves avaient fini par se rebeller contre leurs maîtres. En toute autonomie, et pas qu'un peu !

Pour l'heure, à l'aube d'une nuit agitée, nous n'avons désormais plus que six balles... Durant son guet, Georges a dézingué deux autres voitures. Son fils Maxime, qui a pris la relève vers une heure du matin, a dû s'y prendre à deux fois pour en neutraliser une troisième.

Sous les premiers rayons d'un pâle soleil d'automne, on se partage une de nos dernières barres énergétiques, en guise de petit-déjeuner. C'est alors qu'une quatrième voiture pointe le bout de son capot, toujours du côté du col. Maxime tire le premier. J'ose la remarque qui fâche.

— Bon, ben ça y est, on en a plus que cinq...

Georges me regarde de travers.

— Ça ne me fait pas plaisir, mais oui, il va falloir descendre récupérer des balles...

Le relais de chasse se trouve juste sous le col, côté couvent de la Grande Chartreuse. Julien et Rose restent au camp. Je coupe à travers la forêt, pour faire diversion, en contrebas du relais de chasse. Pendant ce temps, Georges et Maxime se tiennent prêts à descendre au col, puis au relais, dès que j'aurai attiré vers moi le plus de voitures possible.

Je suis la sente des Cristalliers, puis plonge droit vers la piste. Les capteurs des voitures Neuro Cars ne tardent pas à repérer ma présence. Je reste à bonne distance de la piste, en haut d'un talus, dissimulée derrière le tronc d'un gros sapin. Trois voitures arrivent. Une avec caméra, deux avec mitrailleuses automatiques. La première sait que je suis trop loin pour que ça vaille le coup d'ouvrir le feu. Et pourtant, il faut bien que je me découvre, pour donner le signal à Georges et Maxime. Trois, deux, un, zéro !

Je sors de ma cachette, je cours vers les trois voitures, tout en restant suffisamment éloignée de la piste, bondissant d'un sapin à l'autre. Une voiture tourne brusquement son arme vers moi, et tire aussitôt, une rafale qui déchiquette l'écorce de plusieurs troncs, sans m'atteindre. Je jette un œil vers le Petit Som. J'aperçois les silhouettes de Georges et Maxime, qui courent déjà vers le col. J'espère juste qu'il n'y aura pas plus d'une ou deux voitures face à eux.

Faux espoir. Tandis que je remonte en direction de la sente des Cristalliers, sous les salves des mitrailleuses, j'entends d'autres coups de feu, du côté du col. Une fois à l'abri, je me retourne. Au col, Maxime gît au sol, entouré de trois voitures fumantes. Neutralisées, comme lui...

Deux autres avancent inexorablement vers Georges. Ce ne sont que des voitures avec caméras de repérage, mais l'instinct de destruction, implanté dans leur masse neuronale, est tout aussi puissant que chez les autres. Georges tire une fois, sa dernière balle. En plein dans le mille, comme d'habitude.

Puis il tente de frapper, avec la crosse de son fusil, le second véhicule qui fonce droit vers lui. Sans succès. La carrosserie est solide. Sous l'impact, il est projeté à plusieurs mètres. Sa tête heurte un rocher et il met du temps à se relever. Trop tard. La voiture tueuse le renverse à nouveau, lui roule dessus, au moins dix fois de suite, avec acharnement.

De là où je suis, je peux voir le dôme translucide, sur le toit de la voiture, qui abrite la masse neuronale du cyborg, le cœur de l'IA estampillée Neuro Cars. Il me semble apercevoir, dans la masse blanchâtre de l'organe de contrôle, comme un œil rosâtre, fixant haineusement l'homme à terre, puis se tournant subitement vers moi.

La terreur me fait courir plus vite que jamais. Déjà, j'entends les trois voitures, celles qui m'avaient prise en chasse tout à l'heure, revenir à hauteur de leur quatrième congénère. Les deux équipées de mitrailleuses font feu en ma direction. Mais je suis déjà trop haut, trop loin, et bientôt je gravis la courte cheminée pierreuse, haute d'une vingtaine de mètres, qui demeure pour l'instant comme un mur infranchissable pour les voitures tueuses.

Désormais, seuls là-haut, nous n'avons plus d'arme, Maxime, Rose et moi, et la masse neuronale ne cesse de faire évoluer l'agilité et la puissance des voitures tueuses qu'elle développe et contrôle. Bientôt, je le crains, elles parviendront jusqu'au Petit Som, notre camp. En attendant, j'ai récemment découvert l'entrée étroite d'une grotte, non loin du sommet du Grand Som. Pour avoir fait un peu de spéléologie en Chartreuse, dans ce massif calcaire qui s'avère être un véritable gruyère, je sais que certaines cavités ont plusieurs accès, et sorties... Alors, pourquoi pas ?

La montagne demeure notre seul refuge et unique échappatoire. Dans l'histoire récente ou lointaine, beaucoup en ont déjà fait l'expérience.